

L'ARCHE *Editeur*

Ulrich PLENZDORF

Les Nouvelles souffrances du jeune W.

Traduit par
Julie BURGHEIM

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

Ulrich Plenzdorf

Les nouvelles souffrances du jeune W.

traduit de l'allemand par
Julie Burgheim

Les extraits du roman épistolaire de J.W. Goethe, *Les souffrances du jeune Werther*,
contenus dans cette traduction sont tirés de :
Johann Wolfgang GOETHE : LES SOUFFRANCES DU
JEUNE WERTHER. Traduction de Pierre Leroux, revue et
corrigée par Ch. Helmreich, introduction, notes et dossier de
Ch. Helmreich. Paris, Le livre de poche, n°9640, 1999.

PERSONNAGES

LE PERE

LA MERE

EDGAR

WILLI

CHARLOTTE

DIETER

ADDI

ZAREMBA

JONAS

TOMMY

FLEMMING

PROFESSEUR

RESPONSABLE DU JARDIN D'ENFANTS

LE TECHNICIEN

LE RESPONSABLE DE PERIMETRE¹

L'AMIE DU PERE

PROPRIETAIRE DE BATEAUX

LE CONDUCTEUR DE BENNE RACLEUSE

¹ Le responsable de périmètre correspond à l'allemand *Abschnittsbevollmächtigter* (ABV). Sous le régime de l'ex-RDA ce terme désigne un individu responsable de la sécurité d'un périmètre défini dans un quartier résidentiel.

Première Partie

Scène 1

Berlin en hiver. Une pancarte avec des annonces.

Le 24 décembre, un accident a coûté la vie
à notre jeune collègue
Edgar Wibeau

Il avait de grands projets !

VEB² WIK Berlin
AGL³ le Responsable FDJ⁴

Je ne peux encore le croire. Le 24 décembre,
mon cher fils
Edgar Wibeau
est mort des suites d'un tragique accident.

Des citadins passent devant l'annonce. Très peu la lisent. Certains la parcourent. Parmi eux, le père d'Edgar. Ce n'est qu'au moment où le contenu de l'annonce atteint sa conscience qu'il se fige. Il gêne les autres passants. Plus tard, il se dirige dans une toute autre direction que celle qu'il avait prise au départ.

² VEB est le sigle pour *Volkseigenes Gut* (Bien du peuple) par opposition à LPG *Staatseigengut* (Bien de l'Etat).

³ AGL est le sigle pour *Abteilungsgewerkschaftsleitung* (Sous-direction Syndicale).

⁴ FDJ est le sigle pour *Freie Deutsche Jugend* (Jeunesse Allemande Libre), une organisation étatique oeuvrant pour l'éducation de masse de la jeunesse sous le régime de l'ex – RDA.

Scène 2

Le père, la mère, Edgar.

Mittenberg en hiver. L'appartement de la mère d'Edgar (environ 40 ans). Elle fait des tâches ménagères. Devant la porte, le père d'Edgar (36 ans). Il sonne. La femme ouvre. Des salutations muettes et réservées. Pendant une seconde, la femme est surprise. Puis l'homme obtient la permission d'entrer. Elle ne lui propose pas d'ôter ses affaires. Il garde son manteau durant la scène.

Le PERE. Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ?

La MERE. Fin septembre. La veille de son départ.

Le PERE. A quoi ressemblait-il à l'époque ? As-tu une photo ?

La MERE. Ce à quoi il ressemblait toujours.

Edgar entre sur scène vêtu d'un jean et de sandales. Il semble totalement insensible au froid glacial.

La MERE. Ces "jeans" viennent juste d'être raccommodés, hein ?

EDGAR. Bien sûr que je porte des jeans. Ou il y a quelqu'un ici qui peut s'imaginer une vie sans jeans, les mecs ? Les jeans sont sûrement les pantalons les plus nobles du monde. Pour des jeans, je me passe volontiers de tous ces chiffons synthétiques qui ont toujours l'air ringard.

Le PERE. Tu n'as jamais pensé à faire entreprendre des recherches ?

La MERE. Si quelqu'un peut me faire des reproches, ce n'est certainement pas toi. Pas un homme qui s'est occupé de son fils en se contentant, pendant des années, de lui envoyer des cartes postales.

Le PERE. Désolé – mais c'est ce que tu souhaitais.

La MERE. C'est ça, désolé !

Le PERE. Non, vraiment. Avec la vie que je mène ?

La MERE. Ha, encore ton ironie ! Ne pas avoir contacté la police, voilà peut-être l'unique bonne chose que j'aie faite. Ça aussi, c'était une erreur. Mais, au début, je n'en pouvais plus. Il m'avait mis dans une situation impossible à l'école et à l'atelier. Le fils de la directrice, jusque-là le meilleur apprenti, tête de

classe, s'avère être un voyou ! Laisse tomber son apprentissage. Fait une fugue. Tu te rends compte... Et puis, assez rapidement, on a régulièrement eu de ses nouvelles. Non pas adressées à moi, jamais de la vie. A son copain Willi. Sur bandes magnétiques... Ce Willi me les a finalement fait écouter quand lui-même a commencé à trouver cette histoire bizarre. Des textes curieux. Tellement grandiloquents. On en a quand même retenu qu'Edgar était en bonne santé, qu'il travaillait même, donc qu'il n'était pas SDF, à Berlin. Soit-disant il n'avait pas le droit de me le dire. Plus tard, il parlait aussi d'une jeune fille, mais ça a cassé. Elle s'est mariée. C'était suffisamment grave comme ça. Tant qu'il était ici avec moi, il n'a pas eu la moindre histoire de fille. Mais ça n'était vraiment pas une raison suffisante pour contacter la police !

EDGAR. Stop, on se calme ! Alors ça, c'est vraiment des conneries. Avec les filles, ça marchait très bien. La première fois j'avais quatorze ans, maintenant je peux bien le dire. On avait entendu raconter des tas de trucs, mais rien de précis. Je voulais en avoir le cœur net, j'étais comme ça. Elle s'appelait Sylvia. Elle avait environ trois ans de plus que moi. Elle suivait une formation pour devenir infirmière. Il m'a fallu à peine soixante minutes pour la retourner. Je trouve que pour mon âge, c'était pas un mauvais temps, surtout quand on pense que j'avais pas encore développé tout mon charme et ce menton volontaire. Je dis pas tout ça pour frimer, les mecs, mais plutôt pour que personne se fasse une fausse image de moi. Un an plus tard, ma mère m'a affranchi. Elle s'est donnée du mal. Et moi, imbécile comme je suis, j'aurais pu me fendre la gueule, mais je me suis écrasé, comme toujours. Je crois que sur ce coup là, j'ai vraiment été un salop.

Le PERE. Tu dis qu'il s'est avéré être un voyou ?

La MERE. Il a brisé l'orteil de son formateur à l'atelier.

Le PERE. L'orteil ! ? – Excuse-moi, lequel ?

EDGAR. Le grand !

La MERE. Il lui a lancé une plaque sur l'orteil.

EDGAR. J'ai pas lancé la plaque. J'ai que eu à la laisser tomber.

La MERE. Ça m'a complètement sonné. Il ne m'avait jamais causé d'ennuis.

EDGAR. C'est vrai. C'était une de mes vraies souffrances. Je voulais tout simplement pas lui causer d'ennuis. Et d'ailleurs, j'étais habitué à jamais causer

d'ennuis à personne. A ce régime, on se prive de bien des plaisirs. Et ça finit par vous taper sur le système. Je sais pas si quelqu'un me comprend, les mecs. Un jour, il m'est venu une idée : qu'est ce qui se passerait si je clamsais subitement, de la variole ou d'autre chose ? Ce que je veux dire c'est, qu'est-ce que la vie aurait eu à m'offrir ? Cette idée m'a tout simplement plus lâché.

Le PERE. Et alors ?

La MERE. Rien. Après, il est parti.

Le PERE. Tu veux dire qu'Edgar a eu peur des conséquences de son geste et qu'il est parti pour ça ?

La MERE. Pourquoi il serait parti sinon ?

EDGAR. Il faut bien le dire : ça m'emballait pas particulièrement d'assister à la suite. "Que dit l'ami Wibeau de son attitude envers son patron Flemming ?" Franchement ! J'aurais préféré me casser une jambe plutôt que de sortir une phrase du genre : Je me rends compte... A l'avenir, je ne... Je m'engage aujourd'hui à... J'avais une dent contre l'autocritique, je veux dire l'autocritique en public. D'une certaine manière, c'est humiliant. Je sais pas si quelqu'un me comprend ? Je trouve qu'il faut laisser à l'être humain sa fierté. C'est pareil avec cette histoire de modèle. Tous les quinze jours, un débile vient vous demander si vous avez un modèle, si oui, lequel, ou bien on vous donne dans la semaine trois dissertes à faire sur le sujet. Peut-être que j'en ai un, mais je vais pas le crier sur les toits. Un jour, j'ai écrit : Mon plus grand modèle, c'est Edgar Wibeau. Je voudrais être ce qu'il deviendra. Ni plus, ni moins. En fait, je *voulais* l'écrire. Finalement, j'ai laissé tomber, les mecs. Comme toujours. Pourtant, la disserte n'aurait sûrement pas été notée. De toute façon, aucun con de prof n'aurait osé me coller un zéro.

Le PERE. Tu peux me raconter encore autre chose ?

La MERE. A quoi bon ? Tout est de ma faute de toute façon.

EDGAR. Arrête, c'est des conneries ! C'est la faute de personne. Sauf de moi.

Qu'on se le dise une fois pour toutes. Edgar Wibeau a foutu en l'air son contrat d'apprentissage et a mit les voiles parce qu'il en avait l'intention depuis longtemps. A Berlin, il s'est débrouillé comme peintre en bâtiment, s'est amusé, a eu Charlotte et a failli mettre au point une grande invention, parce que c'est **ça** qu'il voulait. Ça m'a fait passer l'arme à gauche, c'est vraiment con, mais si

ça peut consoler quelqu'un : j'ai presque rien senti. 380 volts, c'est pas une mince affaire, les mecs. Tout s'est passé très vite. D'ailleurs les regrets sur l'autre rive du Jourdain, c'est pas la coutume. Ici, on sait tous ce qui nous pend au nez : qu'on cessera d'exister quand vous cesserez de penser à nous. Mes chances sont donc plutôt maigres. J'étais trop jeune...

Scène 3

*Le Père, Flemming, Willi, Edgar, quelques Apprentis
A l'atelier. Baraquement du patron.*

Le PERE. Mon nom est Wibeau.

FLEMMING. Le père de... *Le père acquiesce.* Ah... oui...

Le PERE. Edgar vous aurait... vous a cassé un orteil ?

FLEMMING. Ah ça ! Je n'y pense même plus ! Il n'a pas eu de bol !

Le PERE. Quand même.

FLEMMING. C'était en septembre dernier. Je... mon Dieu...

Il entre dans l'atelier. Les apprentis sont en train de limer les plaques, chacun à leur établi. Parmi eux se trouve Willi. A côté de lui, Edgar. Flemming commence par eux et contrôle les dimensions des soles qu'ils sont en train de limer. Puis il se dirige vers Willi.

FLEMMING. Elle vient de la machine. Pour être aussi précis, c'est la machine.

WILLI *hypocrite*. De quelle machine, patron ?

FLEMMING. La machine de la salle 2.

WILLI. Ah bon, il y a une machine là-bas ? – Je peux pas le savoir, patron ! La dernière fois qu'on est allé dans la salle, c'était quand on a commencé l'apprentissage, et on a pris le truc pour une couveuse.

EDGAR. Bon, admettons, qu'il y ait là une machine. Après tout, ça se peut. Alors on se demande pourquoi il faut qu'on lime les plaques à la main. Et ça, en troisième année d'apprentissage.

FLEMMING. Qu'est-ce que je vous ai dit quand vous avez débuté chez moi ? – Je vous ai dit: voici un morceau de fer. Quand vous saurez en faire une montre, vous aurez fini votre apprentissage. Ni plus tôt, ni plus tard.

EDGAR. Mais, déjà à l'époque, on voulait pas devenir horloger.

FLEMMING. Je ne me serais pas attendu à ça de ta part, Wiebau.

Edgar soulève la plaque dans un accès de colère.

FLEMMING *en s'adressant au père*. C'était pas mon jour.

EDGAR. Alors ça, ça m'a mis hors de moi. *Il lâche la plaque*. Wiebau⁵, à quoi ça ressemble. Mais : Edgar Wiebau ! Il y a pas un mec qui dise Nivau au lieu de Niveau. Tout individu a le droit d'être appelé par son nom correctement, quoi! Ma mère se laisse tranquillement appeler Wiebau. Elle était d'avis qu'elle en mourrait pas, et tout ce qu'elle est devenue à l'usine, elle l'est devenue sous le nom Wiebau. Et naturellement on a commencé à s'appeler Wiebau. Qu'est-ce que vous avez contre Wibeau ? Hitler ou Himmler, je comprendrais. Ca serait vraiment merdique ! Mais Wibeau : c'est un vieux nom huguenot. Evidemment, c'était pas une raison pour exploser cette putain de plaque sur le putain d'orteil du putain de Flemming. Une belle connerie que j'ai faite. J'ai su tout de suite que plus un seul con me parlerait d'apprentissage. Il y en aurait que pour ce putain d'orteil. Parfois, j'avais des bouffées de chaleur et des vertiges, et du coup, je faisais des choses dont je me souvenais plus après. C'était mon sang huguenot, ou peut-être, de l'hypertension. De l'hypertension huguenote.

Scène 4

Le Père, Willi, Edgar.

Le PERE devant la porte de l'appartement de Willi. Mon nom est Wibeau.

⁵ **Eau** est une syllabe française, peu utilisé en allemand. Les rares mots comportant cette syllabe proviennent du français et se prononcent donc à la française [o] alors que **au** se prononce [aou].

WILLI. Enchanté. Willi Lindner.

Le PERE. Vous étiez le meilleur ami d'Edgar ?

WILLI. On peut dire ça comme ça.

Le PERE. Il paraît qu'il y a des bandes magnétiques enregistrées par Edgar ?

Sont-elles disponibles ? Je veux dire : peut-on les écouter ? A l'occasion, peut-être ?

WILLI. Pourquoi ?

Le PERE. Euh...

EDGAR. Salut, Willi. Fais-moi plaisir et commence pas, toi aussi, à te triturer l'âme ou autre chose pour te trouver à tout prix une culpabilité.

Willi met le magnétophone en marche.

Voix off d'EDGAR. Je me sens super bien. Ai décidé de faire les premières démarches demain. Le code trois est de mise. Stop – "Bref, Wilhelm, j'ai fait une connaissance qui touche de plus près à mon cœur. Un ange. Et pourtant je ne suis pas en état de t'expliquer combien elle est parfaite pourquoi elle est parfaite. Bref, elle a captivé tous mes sens. Non, je ne me trompe pas. Je lis dans ses yeux noirs le véritable intérêt qu'elle prend à moi et à mon sort. Elle est sacrée pour moi. Tout désir se tait en sa présence. – Assez, Wilhelm. Son fiancé est arrivé ! Heureusement je n'étais pas présent à sa réception ! J'aurais eu le cœur trop déchiré. – Il semble me voir avec plaisir, et je soupçonne que c'est l'ouvrage de Charlotte. Car là-dessus les femmes sont très adroites, et elles ont raison; quand elles peuvent entretenir deux adorateurs en bonne intelligence, quelque rare que cela soit, c'est tout profit pour elles. – Quelle nuit, Wilhelm ! A présent, je puis tout surmonter. Je ne la verrai plus. Je suis assis là, essayant de reprendre mon souffle, de me calmer, j'attends le matin, et, à l'aube, les chevaux seront à ma porte. – Ô mes amis ! Pourquoi le torrent du génie ne déborde-t-il si rarement ? pourquoi si rarement soulève-t-il ses flots et vient-il secouer vos âmes surprises ? – Mes chers amis, c'est que sur ces deux rives habitent des hommes graves et réfléchis dont les maisonnettes, les parterres de tulipes, et les potagers seraient inondés. Tout cela, mon ami, me rend muet. Je rentre en moi-même, et j'y trouve un monde. – Et c'est à vous

que je dois m'en prendre, à vous qui m'avez attiré sous ce joug et qui m'avez tant prôné l'activité. L'activité ! J'ai exigé mon renvoi. Essaie d'apprendre la nouvelle à ma mère en édulcorant l'amertume de la potion".

WILLI. Vous y comprenez quelque chose ?

Le PERE. Non, rien.

EDGAR. De toute façon, vous pouvez pas comprendre. Personne peut comprendre, je suppose. J'avais pris ça dans ce petit bouquin, "Collection grands classiques". Je peux même pas dire comment il s'appelle. Cette putain de page de titre s'est barrée dans les putains de chiottes de la cabane de Willi. Tout le truc était écrit dans ce style impossible.

WILLI. Parfois je me dis : c'est un code.

Le PERE. Pour un code, ça a trop de sens. Mais ça n'a pas non plus l'air d'un truc complètement inventé.

WILLI. Avec Ed, il fallait s'attendre à tout. Il pouvait inventer beaucoup de choses. Des **songs** entiers, par exemple. Paroles **et** musique ! Edgar savait jouer de n'importe quel instrument au bout d'un ou deux jours ! Enfin, en une semaine. Il savait fabriquer des calculatrices en carton. Il savait tout faire. Mais la plupart du temps on peignait.

Le PERE. Edgar faisait de la peinture ? – Quel genre de peintures ?

WILLI. Toujours le format A 2.

Le PERE. Je veux dire : quels genres de motifs ? Peut-être pourrais-je en voir quelques-un ?

WILLI. C'est pas possible. Il les avait tous avec lui. Mais on peut pas vraiment parler de motifs. On faisait carrément de la peinture abstraite. Il y en a un qui s'appelait "Physique". Et : "Chimie". Ou bien : "Cerveau d'un mathématicien". Mais, sa mère était contre. Il fallait d'abord qu'Ed se forme à un "métier comme il faut". Si vous voulez tout savoir, ça le mettait en rogne. Mais ce qui l'énervait le plus, c'était d'apprendre qu'elle, sa mère quoi, avait encore dissimulé une carte postale de son géniteur... je veux dire de son père... je veux dire, de vous. Alors il l'avait plutôt très mauvaise.

EDGAR. C'est vrai. Ça, ça me prenait bien la tête. Après tout, il existe un secret postal et les cartes m'étaient expressément adressées. A Monsieur Edgar Wibeau, ce fichu huguenot. Le premier imbécile venu aurait compris que,

justement, il fallait que je sache rien de mon géniteur, cet écervelé, ce salop, qui se saoulait la gueule et qui avait toujours des histoires de bonnes femmes. Le Père Fouettard de Mittenberg. Celui avec sa peinture que personne comprenait, ce qui était évidemment lié à la peinture. – Et justement, les mecs, on aborde doucement le sujet principal : pourquoi avoir quitté la maison ? J'en avais tout simplement marre, d'être la preuve vivante que l'on peut **très bien** éduquer un garçon sans son père. –

Le PERE. Et à votre avis, c'est pour ça qu'il est parti ?

WILLI. Je sais pas. Nobody l'a forcé. En tout cas, ce que pensent la plupart des gens, qu'il est parti à cause de l'histoire avec Flemming, c'est des conneries. Vous êtes peintre ?

Le PERE. Oui. – Enfin, je veux dire...

WILLI. Ed est partie parce qu'il voulait devenir peintre. Voilà la raison. La première chose qu'on a faite, c'est aller à l'Ecole des Beaux-arts. Mais il s'est fait jeter, quelle connerie.

Le PERE. Pourquoi là ?

WILLI. C'est bien connu qu'ils y connaissent rien. C'est pas une sorte de retraite scolastique ? Mais de toute façon qu'est-ce qui peut en sortir ? Des peintres à succès, des pseudo-peintres.

Scène 5

Professeur, Willi, Edgar, le Père.

Ecole des Beaux-arts.

Willi accompagne Ed dans le bureau du professeur. Sous le bras, Ed porte ses dessins. Ed étale ses dessins devant le professeur.

Le PROFESSEUR. Vous faites ça depuis longtemps ?

EDGAR. Sais pas. Depuis longtemps.

WILLI. Déjà quand il était enfant.

Le PROFESSEUR. Vous avez un métier ?

EDGAR. J'ai un métier ?

WILLI. Pas que je sache.

Le PROFESSEUR. Y a-t-il un ordre quelconque ? Où est le premier, où est le dernier ?

WILLI. Les trucs anciens sont à gauche.

Le PROFESSEUR. Quel âge avez-vous ?

EDGAR *marmonne*. Dix-neuf ans.

Le PROFESSEUR. Vous avez de l'imagination. Ça ne fait aucun doute. Et vous savez dessiner. Si vous aviez un métier, je dirais : dessinateur industriel.

Edgar remballé ses dessins.

Le PROFESSEUR. Je peux aussi me tromper. Laissez-nous vos affaires quelques jours. Deux ou trois paires d'yeux valent mieux qu'une.

Edgar continue à remballer ses dessins avec obstination. Ensuite, il part avec Willi. Le professeur ne les retient pas.

WILLI. Ed avait vraiment la haine.

EDGAR. Complètement ! Jamais génie a été plus méconnu que le mien, les mecs.

Mais le **fait** est que mes œuvres complètes valaient pas un clou. A votre avis, pourquoi je me cantonnais à la peinture abstraite ? – Parce que, imbécile comme je suis, de toute ma vie j'ai jamais été capable de peindre quelque chose de vrai, qu'on puisse reconnaître, un putain de chien ou autre chose !

Scène 6

Le Père, Willi.

Le PERE. Et pourtant vous êtes restés à Berlin ?

WILLI. Ed, oui. Pas moi. Je pouvais pas faire ça. Ils sont rares, les gens, qui le peuvent. En théorie, c'était le bon choix. Après tout, rien de tel que Berlin pour

se planquer et se faire un nom. Vous étiez pas, vous aussi, à Berlin en son temps ?

PERE. Oui. – Et où s'est-il planqué ?

WILLI. On avait cette cabane dans notre jardin ouvrier. On venait de Berlin. Et j'avais toujours la clef sur moi pour le cas où...

Scène 7

Le Père, Edgar, Willi.

WILLI. Le toit est foutu.

Edgar essaie déjà le canapé.

WILLI. Il doit aussi y avoir des couvertures quelque part. – Ça, c'est la cuisine.

EDGAR. Reste ici. On va s'en sortir.

WILLI luttant avec soi-même. Puis il pose tout l'argent qu'il possède sur la table et en échange exige d'Edgar. Donne-moi le billet retour.

EDGAR lui donne et prend l'argent. Puis ils se font leurs adieux comme des hommes. Nobody te force. Et pour la maison : je vis et en plus très bien.

WILLI au père. Je peux pas vous en dire plus. Ensuite, je suis rentré. Ce jour-là, je l'ai vu pour la dernière fois.

Scène 8

Edgar est seul dans sa cabane et sur scène.

EDGAR. Tu es chouette, Willi. Reste comme ça. Tu es droit. Si j'avais fait un testament, tu aurais été mon légataire universel. Malheureusement, j'étais pas sincère quand je te disais de rester. Enfin, sincère, si. On se serait bien entendu. Mais pas vraiment sincère. Quand, de toute sa vie, on a jamais été

réellement seul, alors on est peut-être pas tout à fait sincère. *Il commence à inspecter les lieux et s'installe provisoirement.* Quand tu es parti, j'ai ressenti une telle excitation. J'ai commencé à comprendre qu'à partir de maintenant je pouvais faire ce dont j'avais envie, que nobody pouvait me forcer à faire quoi que ce soit. *Il se saisit de son magnétophone. Dans le micro.* Mesdames et messieurs ! Copains et copines ! Justes et injustes ! Les FDJ's⁶ et les pionniers ! Détendez-vous ! Chassez vos petits frères et sœurs, qu'ils aillent au cinoche. Enfermez vos parents dans le garde-manger ! Votre Eddie est de retour, l'indomptable avec son "Blue-jeans Song" qu'il a composé il y a trois ans et qui s'améliore d'année en année. *Il chante*

Oh, Blue-jeans

White Jeans ? – No

Black Jeans ? – No

Blue jeans, oh !

Oh, Blue jeans, yèè

Oh, Blue jeans !

Old Jeans ? – No !

New Jeans ? – No !

Blue jeans, oh !

Oh, Blue jeans, yèè...

Pour des jeans, je renonçais à tout, à part peut-être à **la plus belle des choses**, et à la musique. Et là, je ne parle pas d'un vulgaire Händelsohn – Bacholdy, mais de la vraie musique, les mecs. J'avais rien contre Bacholdy and Co. Mais je pouvais pas dire qu'ils me faisaient un effet bœuf. Evidemment, je parle des vrais jeans. Il existe un tas de fringues qui, mine de rien, se la jouent vrai jeans. Il y a qu'une sorte de vrais jeans. Le vrai porteur de jeans me comprendra... Mais ça veut pas dire qu'il suffit de porter un vrai jeans pour être un vrai porteur de jeans. De quoi se flinguer quand on voit un mec de vingt-cinq ans avec un vrai jeans, qu'il s'est mis de force sur son arrière-train grassouillet en se coinçant dedans. Les jeans sont des pantalons taille basse, c'est à dire des pantalons qui vous glissent des hanches si ils sont suffisamment étroits et restent en place uniquement à cause du frottement. Naturellement, pas intérêt

⁶ *Ibid. Op. Cit.*

d'avoir des hanches grassouillettes et certainement pas un gros cul. Mais ça, un mec de vingt-cinq ans peut pas le capter. C'est comme un gars qui porte un insigne communiste et qui bat sa femme à la maison. Je veux dire que les jeans, c'est plutôt une manière de voir les choses, pas un pantalon. J'ai souvent pensé qu'il fallait pas dépasser les dix-sept, dix-huit ans. Après, on débute dans n'importe quel métier, les études ou l'armée, et alors il y a plus moyen de discuter avec personne. En tous cas, moi, j'ai connu personne. Peut-être vous me comprenez pas. Alors, on met des jeans qui sont plus de notre âge. Par contre, la classe c'est le mec à la retraite qui porte son jeans avec ventre et bretelles. Oui, ça, c'est vraiment la classe. Mais de mon vivant, j'en ai vu aucun en dehors de Zaremba. Zaremba avait de la classe. Il aurait pu en porter s'il avait voulu et ça aurait fait chier personne.

Il s'affale sur le vieux canapé, il veut dormir. Peu de temps après, il bondit, court d'abord dans le jardin, puis aux cabinets en planches.

Voix off d'EDGAR *aux cabinets*. En fait, je voulais juste pisser mais, comme à chaque fois, la rumeur se répandait d'un bout à l'autre de mes boyaux. Ça aussi, c'était une de mes vraies souffrances. De toute ma vie, j'ai jamais pu séparer les deux affaires. Quand j'avais envie de pisser, il fallait que je fasse ma crotte aussi. Il y avait rien à faire. Et en plus, il y avait pas de papier, les mecs.

Lorsque Edgar se retrouve dehors, il a un livre "Collection grands classiques" en main, dont il manque la couverture. Il l'emporte avec lui sur le canapé et se met à le feuilleter.

EDGAR. Je vais vous dire ce que je pensais des livres : aucun homme peut lire tous les livres, même pas ceux qui sont très bons. Par conséquent, je me concentrais sur deux livres. Mais, je les avais même pas pris avec moi. Je me disais, qu'il valait mieux pas m'accabler avec des choses du passé. En plus, je les connaissais pratiquement par cœur tous les deux. Mes deux livres favoris

étaient : Robinson Crusoé... Il y en a qui vont se foutre de ma gueule. Je l'aurais jamais avoué de mon vivant. L'autre était de Salinger : L'attrape-cœurs. Je sais pas si quelqu'un le connaît. Il m'est tombé entre les pattes tout à fait par hasard. En tout cas, personne me l'avait recommandé. Il valait mieux, d'ailleurs, je l'aurais pas ouvert. Mon expérience des livres-qu'on-vous-recommande était remarquablement mauvaise. Espèce d'imbécile, j'étais con au point de trouver les livres qu'on me recommandait, nuls, même s'ils étaient bons. – Oh, putain de merde. *Il cite un passage du livre en caricaturant.* "Bref, Wilhelm, j'ai fait une connaissance qui touche de plus près à mon cœur. Un ange. Et pourtant je ne suis pas en état de t'expliquer combien elle est parfaite pourquoi elle est parfaite". Un ange !!! Parfaite !!!

Il jette le livre dans le coin le plus proche et met la tête sous les draps pour s'endormir. Puis il se relève et explique.

Cinq minutes après, je l'avais à nouveau entre les mains, et trois heures plus tard, je lui avais réglé son compte. Non vraiment, j'étais pas du tout en rogne, les mecs. Ce type dans le livre, Werther il s'appelle, à la fin, il se suicide parce qu'il arrive pas à s'envoyer la femme qu'il veut. Mais en fait, si il avait pas été complètement débile, il aurait dû voir qu'elle attendait qu'un **geste de lui**, cette Charlotte. Mais il la regarde se marier sans broncher, et puis après il se bute. Irrécupérable, ce mec. Celle qui me faisait vraiment de la peine, c'était la femme, après elle s'est retrouvée avec son mari, ce cul-serré. Werther aurait au moins pu y penser ! Et puis toute cette construction était composée que de lettres que ce minable de Werther envoyait à son copain chez lui. C'était certainement pour paraître particulièrement original et naturel. Que le type qui a écrit ça, lise mon Salinger à l'occasion. **Ça**, c'est de l'authentique, les mecs !

Scène 9

Le Père, Charlotte.

Maison de Charlotte. Berlin en hiver.

Le PERE. Y a-t-il dans cette maison une famille du nom de Schmidt ?

CHARLOTTE. Qui voulez-vous voir ?

Le PERE. Madame Schmidt.

CHARLOTTE. C'est moi. Vous avez vraiment de la chance.

Le PERE. Mon nom est Wibeau

CHARLOTTE. Le...

Le PERE. Père.

CHARLOTTE. Comment m'avez-vous trouvée ?

Le PERE. Ça n'a pas été facile.

CHARLOTTE. Je veux dire, comment avez-vous appris mon existence ?

Le PERE. Par les bandes magnétiques. Edgar a envoyé des bandes à Mittenberg.

CHARLOTTE. Je l'ignorais. Et il parle de moi ?

Le PERE. Pas beaucoup. Seulement que vous vous appelez Charlotte et que vous êtes mariée. Et que vous avez les yeux noirs.

CHARLOTTE. Mais je ne m'appelle pas Charlotte ? Pourquoi Charlotte... *elle pleure.*

Le PERE. Je ne sais pas. Pourquoi pleurez-vous, mais ne pleurez pas...

Scène 10

Le Père, Charlotte, Edgar.

EDGAR. Mais pleure pas, Charlie. Laisse tomber, c'est vraiment pas une raison pour pleurer. J'avais trouvé le nom dans ce con de bouquin.

CHARLOTTE. Excusez-moi. Edgar était un imbécile. Edgar était un imbécile têtue comme une mule et une mauvaise tête. On ne pouvait rien pour lui. Désolé.

EDGAR. C'est vrai. J'étais un con. Putain, que j'étais un con. Je crois que personne peut imaginer à quel point j'étais con, les mecs.

Le PERE. En fait, j'étais venu pour vous demander si vous aviez un de ses dessins, je veux dire, un dessin qu'il aurait peint.

CHARLOTTE. Edgar ne savait vraiment pas peindre. Ça aussi, c'était une de ses bêtises. C'était évident, mais il ne voulait pas en démordre. Et quand on le lui disait carrément, il déclarait je ne sais quelles âneries auxquelles personne ne comprenait rien. Lui non plus, probablement.

EDGAR. C'est comme ça que je t'ai toujours trouvé formidable, Charlie, quand tu t'emportes comme ça. – Mais quand tu dis que tout le monde voyait tout de suite que je savais pas peindre, c'est pas tout à fait vrai. Peut-être ils l'ont vu – mais j'étais génial pour faire croire que je savais. Ça, c'est un de mes meilleurs trucs, les mecs. La question c'est pas de savoir faire quelque chose, il faut juste être suffisamment génial et faire semblant et ça marche. En tout cas pour la peinture, l'art et ces trucs-là. Une pince est bonne quand elle pince. Mais un tableau ou autre chose de ce genre, il y a pas un mec qui sache vraiment si c'est bon ou non.

Scène 11

Le Père, Edgar, Charlotte, des Enfants.

CHARLOTTE. Ça a commencé dès le premier jour. Notre jardin d'enfants avait un terrain de jeux au milieu des jardins ouvriers. En été, nous étions toute la journée dehors. Maintenant, tout est démoli. Les enfants se précipitaient littéralement sur le bac à sable, sur les échelles et dans les buissons. Ces buissons faisaient partie de la propriété voisine, mais c'était pratiquement comme si ils nous appartenaient.

Elle emmène les enfants au terrain de jeu à côté de la cabane d'Edgar. Les enfants se précipitent joyeusement dans le bac à sable et sur les échelles. Plusieurs d'entre eux se cachent derrière la cabane d'Edgar. Ils tombent sur lui, assis tranquillement au soleil, devant un chevalet improvisé et une toile. Il n'est ni lavé, ni peigné, sans contraintes. Les enfants se rangent autour de lui. Edgar esquisse quelques traits sur la toile, pour la forme.

CHARLOTTE. Revenez tout de suite ! *au père*. Il était complètement dégueulasse.

EDGAR. C'est vrai. Qu'est-ce j'étais degueu, les mecs. J'étais absolument extraordinairement dégueulasse ! Seulement, ça m'écœurait franchement quand on prenait un mec pour un sauvage ou un dépravé, uniquement parce qu'il avait les cheveux longs, pas de pli au pantalon, qu'il se levait pas dès cinq heures du matin, se savonnait pas à l'eau froide de la pompe et savait pas dans quelle tranche de salaire il se retrouverait à cinquante ans !

CHARLOTTE. Je vous ai dit de revenir tout de suite !

Les enfants restent auprès d'Edgar. Charlotte vient à eux.

Le PERE. Que peignait-il ?

CHARLOTTE. Rien. Des traits.

Un GARCON. Tonton, tu dessines quoi ?

EDGAR. On verra, peut-être un arbre...

CHARLOTTE *ironique*. "Tout dépend de ce qui me passe par la tête ce matin".

Mais franchement, comment peut-on savoir ? "Un peintre doit peindre en étant détendu, sinon l'arbre qu'il veut peindre sera trop figé".

Les enfants pouffent de rire.

EDGAR. Je crois, que c'est à ce moment-là que tout a commencé, tout, la débâcle ou ce que vous voudrez. Chacun voulait avoir le dernier mot. Charlie voulait me prouver que j'étais incapable de peindre, que j'étais qu'un grand enfant, que je pouvais pas vivre comme ça et qu'il fallait donc m'aider. Et moi, je voulais lui prouver le contraire. Je la voulais dès le début. La prendre, en quelque sorte, mais aussi **l'avoir**. Je sais pas si quelqu'un me comprend, les mecs.

Scène 12

Le Père, Charlotte, Edgar.

Le PERE. Vous voulez dire, qu'il ne savait pas dessiner d'après nature, qu'il ne savait pas copier ?

CHARLOTTE. Il ne savait pas dessiner tout court. Rien du tout. Bien sûr, il était évident pourquoi il faisait semblant : il voulait être pris pour un génie méconnu. C'était obsessionnel chez lui.

EDGAR. Pour moi, c'était clair dès le début. Le coup du génie méconnu était pas le plus mauvais. On était tenu de rien et on pouvait probablement tout se permettre. J'avais envie de voir pendant combien de temps ça pourrait se faire.

CHARLOTTE. Après, j'ai eu une bonne idée. Mais Edgar était tellement malin. *Elle va voir Edgar dans le jardin.* Vous allez habiter ici tout le temps, maintenant ?

EDGAR. Faut croire.

CHARLOTTE. Et vous êtes peintre ?

EDGAR. Ça se peut.

CHARLOTTE. Chez nous, au jardin d'enfants, nous avons un long mur nu, vraiment triste, comme taillé pour une fresque... Je veux dire : si de temps à autre vous aviez le temps et quand vous serez détendu à force de peindre... Qu'est-ce qu'on risque ? Notre maison va bientôt être rasée. Il est vrai que je ne sais pas ce qu'on pourrait vous payer... ?

Edgar, d'un air suffisant, fait signe que non.

EDGAR. Pourquoi donc ? Nous ne sommes pas aussi pauvre que ça, et, de toute façon vous ne devez pas être aussi riche que ça, n'est-ce pas ?

Scène 13

Le Père, Edgar, Charlotte, des Enfants, des Puéricultrices, la Responsable.

CHARLOTTE. Dieu seul sait ce qui va vous passer par la tête aujourd'hui, n'est-ce pas ?

Les enfants trépignent.

EDGAR a une idée brillante. Il y a suffisamment de pinceaux ?

Les ENFANTS. Oui... !

EDGAR. Alors, allons-y. Ce qui nous passe tous par la tête.

Il s'empare lui aussi d'un pinceau. Les enfants se mettent à dessiner : des maisons, des voitures etc. Ce sont des enfants de la ville. Charlotte et les puéricultrices ne peuvent rien faire. Edgar ne fait que corriger les traits ici et là. Lorsqu'ils ont fini, un climat d'enthousiasme règne parmi les puéricultrices. Edgar triomphe.

La RESPONSABLE. Alors ça ! Vous vous êtes débrouillé comme un chef ! Et la manière que vous avez de faire participer les enfants !

CHARLOTTE au père. Il savait s'y prendre avec les enfants. Mais pas dessiner, c'est bizarre. Il n'a même pas levé le petit doigt, malin qu'il était, excusez-moi.

Le PERE. Merci. Je vais y aller. Merci beaucoup.

Scène 14

Edgar.

EDGAR. C'était formidable. Je le savais. Je savais que rien, ou presque, pouvait arriver. De mon vivant, j'ai jamais été l'ami des enfants. J'avais rien contre les enfants, mais jamais j'ai été leur ami. Ils pouvaient vous taper sur le système, à la longue, en tout cas à moi. Ou, aux hommes en général. Ou, vous avez déjà entendu parler d'un puériculteur, les mecs ? – Mais ils savent dessiner à en crever. Quand je regarde leurs dessins, je suis bien content d'être allé dans un putain de jardin d'enfants plutôt que dans un musée. En plus, ils adorent peinturlurer les murs...

Il retourne dans sa cabane, met de la musique, comme si souvent quand il est seul, puis le livre "Collection grands classiques" lui tombe entre les mains. Il le

feuillette et commence à le lire – c'est alors qu'il lui vient une idée. Il arrête le magnétophone, prend le micro et cite des passages.

EDGAR. "Bref, Wilhelm, j'ai fait une connaissance qui touche de plus près à mon cœur. Un ange. Et pourtant je ne suis pas en état de t'expliquer combien elle est parfaite pourquoi elle est parfaite". Stop.

Il prend la bande enregistrée, la met sous pli et l'empoché.

C'était peut-être la meilleure idée que j'avais eue de mon vivant. En tout cas, ça m'a bien fait marrer. Peu importe, c'était à mon tour de donner des nouvelles au père Willi. C'était dommage de pas pouvoir le voir tomber à la renverse. Il a failli tomber à la renverse. Il a été pris de crampes. Il a dû tourner de l'œil et tomber de sa chaise.

Scène 15

Le Père, Charlotte.

L'appartement de Charlotte. Le père arrive.

CHARLOTTE. Encore vous ?

Le PERE. En fait, je me demandais... On ne peut pas la voir, cette peinture murale, ou plutôt cette fresque ?

CHARLOTTE. Comment voulez-vous ? On a été rasé. Je ne vous l'ai pas dit ? Nous sommes installés dans un bâtiment neuf. J'ai bien un dessin d'Edgar. Mais on ne reconnaît rien. Une silhouette. Je vous l'ai dit, il ne voulait pas en démordre.

PERE. Oui, mais quand même...

CHARLOTTE *va chercher la silhouette et la lui donne. Après un temps. C'était juste le jour après... elle se dirige vers la cabane et entre.*

Scène 16

Charlotte, le Père, Edgar.

Installé dans son canapé, Edgar écoute de la musique sur bande magnétique. Il ne prononce pas un mot. Cela n'empêche pas Charlotte d'examiner sa cabane et sa collection d'œuvres.

CHARLOTTE *au père*. Je ne peux pas décrire ses dessins. Ce n'étaient que des trucs brouillons. Ça se voulait probablement abstrait. Mais, en fait, ce n'étaient que des trucs brouillons, vraiment. De toute façon, même chez lui tout était brouillon, peut-être pas sales, mais brouillon et bordelique jusqu'ici.

EDGAR. C'est exactement ça, Charlie. Brouillon et bordelique et tout ce que tu voudras.

CHARLOTTE *à Edgar*. Je dérange ? – Je vous apporte juste l'argent.

EDGAR. Mais j'ai rien fait pour le mériter.

CHARLOTTE. Si ! Si ! **Sans vous**, rien n'aurait jamais été fait.

EDGAR. Mais c'est votre propre argent, ces **honoraires** !

CHARLOTTE. Peut-être. Mais je le récupérerai. Il faut d'abord que ce soit accepté par mes supérieurs. – J'ai pensé que ça pourrai vous servir. *Elle pose l'argent sur la table.*

EDGAR. Je passais mon temps à la regarder d'un air extasié. Je veux dire, j'étais fou d'elle mais pas avec des battements d'yeux ou des trucs de ce genre, non pas ça les mecs. Par rapport aux phares de Charlie, j'avais pas non plus dans mon putain de crâne de huguenot des organes optiques particulièrement chavirant. En plus, pendant tout ce temps, je lui ai dit qu'elle m'était pas indifférente. Je veux dire, je ne lui ai pas dit avec des mots. En fait, j'ai rien dit du tout. Mais elle a dû quand même le sentir, je crois.

CHARLOTTE. Dessinez-moi, juste comme ça... Pour rire.

Edgar hésite. Puis lui vient une idée salvatrice. Il prend Charlotte sous le bras, la place sur un tabouret et arrange la pièce tout en l'obscurcissant pour pouvoir réaliser une silhouette. Puis il se met longuement à ajuster la tête et le buste de

Charlotte. Charlotte ne peut presque rien faire – jusqu'au moment où elle y met un terme. Elle court dans son appartement.

Scène 17

Le Père, Charlotte.

CHARLOTTE. Il était terriblement malin... Et puis pourquoi vous me demandez tout cela ? C'est **vous** le père, non ? Vous devez le connaître !

Le PERE. Quel père peut-on être à dix-neuf ans, on a encore besoin d'un père soi-même ! Il avait cinq ans quand je suis parti de Mittenberg. Depuis, nous nous sommes jamais revus.

CHARLOTTE. Je n'en savais rien.

Le PERE. C'est vrai, j'ai toujours été content de m'être tiré aussi facilement d'affaire avec sa mère. Elle avait presque dix ans de plus que moi. Aujourd'hui, je suis pratiquement persuadé que tout ce qu'elle voulait c'était un enfant... ça existe bien. J'ai réussi à me défaire d'elle assez facilement – à la condition : que je n'exerce aucune influence sur le garçon... Je me suis donc inventé une vie – un peintre amateur talentueux, une barbe, un costume en velours, en train de moisir en province, faut qu' il se barre de là ! Depuis, je n'ai plus retouché à un pinceau. Je n'arrive pas à me sortir de la tête que les tableaux d'Edgar y sont pour quelque chose.

CHARLOTTE. Ils n'avaient vraiment aucune valeur, en tout cas, de ce que je peux en dire, **moi**.

Le PERE. Et alors ! – N'a t-il jamais parlé de moi ?

CHARLOTTE. Non. Jamais – mais il savait que vous habitiez à Berlin ?

Le PERE. Oui, à ce que je... oui... Bon, et bien merci beaucoup. *Il s'en va.*

Scène 18

Edgar, Charlotte.

Edgar attend dans le pavillon toujours obscurci. Charlotte s'approche doucement de lui, reprend sa place de tout à l'heure. Edgar reprend, là où il s'était arrêté. Charlotte se laisse toucher en le surveillant du coin de l'œil. Leurs visages se rapprochent de plus en plus.

CHARLOTTE *lorsque Edgar a fini.* Donnez-le-moi, pour mon fiancé. Il est à l'armée.

EDGAR. C'est encore à l'état brut... Il n'y a pas encore de vie, là-dedans.

CHARLOTTE. Vous ne savez vraiment pas dessiner, en tout cas, pas correctement. Et vous n'êtes pas non plus de Berlin, ça s'entend. Vous n'avez pas non plus de véritable travail, je ne sais pas comment vous faites pour gagner votre vie, à part ça. Vous devez tout simplement être fainéant.

EDGAR *essaie une fois de plus de trouver en toute discrétion une réponse dans son livre "Collection grands classiques".* "L'espèce humaine... est singulièrement uniforme. La plupart travaillent une grande partie du temps pour vivre et le peu de liberté qui leur reste les effraie à ce point qu'ils... s'efforcent par tous les moyens de s'en débarrasser".

CHARLOTTE. N'importe quoi ! Qui a dit un truc comme ça ?

Edgar ne répond pas. Charlotte s'en va.

Scène 19

Edgar.

EDGAR *branche son magnétophone et cite des passages du livre pour Willi.*

"Non, je ne me trompe pas. Je lis dans ses yeux noirs le véritable intérêt qu'elle prend à moi et à mon sort. Elle est sacrée pour moi. Tout désir se tait en sa présence". – C'était vraiment mauvais, les mecs ! Surtout cette histoire de désir. Enfin, c'était pas aussi con que ça. C'est juste que j'arrivais pas à me faire à ce charabia. Putain ! J'étais sur le point de tout tenter pour Charlie. J'ai rapidement fait le point sur mes sentiments pour me rendre compte qu'en fait,

je voulais pas tout ! Ce que je veux dire c'est que... oui, je voulais bien, mais pas tout de suite. Je sais pas si quelqu'un me comprend ? Pour la première fois, je voulais attendre. Et puis, c'est garanti, je m'en serais pris une. Il y aurait encore eu des baffes... A cette époque j'ai reçu par la poste la première bande de Willi – le pauvre ! C'était trop ! Il était pas de taille. – "Salut Eddie. Ça va pas. Donne-moi le nouveau code. Quel livre, quelle page, quelle ligne. Que fait le code trois ?" – En parlant du code trois, il voulait me demander si je travaille. Il pensait sans doute que je mourrais de faim. J'avais rien contre le travail. Mon avis là-dessus : quand je travaille, je travaille et quand je glande, je glande. Mais n'allez pas imaginer que j'avais l'intention de rester éternellement dans mon kolkhoze à me tourner les pouces. Au début, on s'imaginerait que c'est possible. Mais tout être, doté d'une intelligence moyenne sait combien de temps ça dure. Jusqu'à ce qu'on devienne débile, je vous assure. A un moment donné, ça marche plus. Il manque le fun et tout ça. Et pour rigoler, on a besoin de copains et on a besoin de travail. En tout cas, moi oui. Mais, j'avais pas encore atteint ce stade. Et puis j'avais pas le temps de travailler. Je pouvais pas lâcher Charlie. Elle m'était pas indifférente, mais je crois que ça je l'ai déjà dit. Dans un cas comme celui-ci, il faut pas lâcher l'affaire. Je la rejoignais presque tous les jours au terrain de jeu comme une sorte de concierge non logé du jardin d'enfants. Toujours lorsqu'elle arrivait, j'étais déjà là. Charlie avait une façon de s'asseoir ! De quoi vous rendre malade, et ça, je l'aurais raté sous aucun prétexte. Elle portait que des jupes larges et, avant de s'asseoir, elle prenait l'ourlet par derrière, le soulevait et s'asseyait sur sa petite culotte. Elle faisait ça d'un geste très précis. C'est pour ça, que j'étais toujours là quand elle arrivait. Je voulais pas rater ça. Je veillais aussi à ce que le banc soit toujours sec. Je sais pas si elle s'en rendait compte. Mais elle savait très bien que je la regardais s'asseoir. Personne peut me dire le contraire. C'est comme ça qu'elles sont. Elles savent très bien qu'on les regarde, mais elles le font malgré tout. Et chaque fois, elle tenait ses phares baissés. Ça aussi, c'était un sacré spectacle. D'habitude, elle plantait son regard sur vous. Mais, dans ces moments-là, elle tenait ses phares baissés.

Il va vers le terrain de jeu, et sèche le banc placé là-bas. Charlotte arrive avec les enfants, s'assoit sur le banc à la manière qu'Edgar aime tant et sort ses affaires de broderie. A Edgar, elle donne un sac remplis de ballons.

Scène 20

Edgar, Charlotte. Plus tard la Responsable.

CHARLOTTE. Tu peux les gonfler ?

Edgar commence à gonfler les ballons. Au bout du troisième, il est pris de vertiges, il perd conscience et glisse du banc.

CHARLOTTE. Allez arrête ! C'est bon, c'est bon ! Edgar ! Ed ! Arrête de faire des mauvaises blagues ! Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle essaie de lui faire reprendre conscience jusqu'à lui faire du bouche à bouche. Pendant ce temps-là, Edgar la tient dans ses bras et ne la lâche que quand il l'a décidé.

CHARLOTTE. Espèce de con ! – Quand on a faim, il faut manger.

EDGAR. Mais c'est rien, c'est d'avoir soufflé les ballons. Je peux jeûner deux semaines et tenir trois minutes en apnée.

CHARLOTTE. Si je n'avais rien à manger, j'en achèterai. Et si je n'avais pas d'argent, je tra-vaille-rais.

EDGAR. Celui qui ne mange pas n'a pas à travailler. *Puis il saute du banc, court dans son jardin, arrache une tête de chou, accourt à nouveau et commence à la déguster devant Charlotte en citant des passages de son livre – là aussi en jetant des coups d'œil furtifs dans le livre caché dans sa chemise.* "Que je suis heureux d'avoir un cœur fait pour sentir la joie innocente et simple de l'homme qui met sur sa table le chou qu'il a lui-même élevé !"

CHARLOTTE. Tu es fou. – Qu'est-ce que tu as là ? *prend le livre "Collection grands classiques". Edgar tremble.*

EDGAR. Du papier cul.

Très vite Charlotte lui rend le livre. Edgar s'appuie contre elle, fait mine d'avoir besoin de récupérer – sur ce, la Responsable arrive au terrain de jeu en courant.

La RESPONSABLE. C'est bon pour aujourd'hui. Je prends ta place... Allez, dépêche-toi. Il y a une raison... Dieter est là ! Il attend ! !

Charlotte part en courant.

La RESPONSABLE. Dieter est son fiancé, de retour de l'armée.
Elle appelle les enfants et s'empresse de partir.

Scène 21

Edgar.

EDGAR. N'allez pas croire que ça m'a particulièrement traumatisé. Fiancée, c'est pas mariée. Je me demandais juste pourquoi Charlie ne savait pas qu'il allait venir, normalement on en est informé par écrit. J'ai rapidement fait le point de la situation et j'ai constaté que c'était de ma faute ! C'est pour ça, ce regard à la fin ! Moi, Edgar Wibeau, le flemmard, le demi-peintre, le dingue, j'étais coupable du fait qu'elle avait pas pu recevoir son Dieter à la gare avec des fleurs et tout le reste. Ça m'a tué. Je savais que j'avais pas mal de charme et que les femmes, ou plutôt la gent féminine, m'avait à la bonne, mais j'aurais pas cru faire un tel effet à Charlie. *Il se précipite dans sa cabane, met le magnétophone en route et cite.* "Assez, Wilhelm. Son fiancé est arrivé ! Heureusement je n'étais pas présent à sa réception ! J'aurais eu le cœur trop déchiré".

Scène 22

Charlotte, le Père.

Une rue de Berlin.

CHARLOTTE. Vous vous torturez et moi aussi.

Le PERE. Je suis... j'étais son père tout de même.

CHARLOTTE. Qu'est-ce que ça peut changer maintenant ?

Le PERE. Rien. Tout. Apparemment, il est plus facile de perdre quelqu'un que l'on connaît que quelqu'un qui nous est inconnu.

CHARLOTTE. Vous avez bu ?

Le PERE. Un peu.

CHARLOTTE. Venez, ne restez pas dans la rue.

Scène 23

Le Père, Charlotte.

Appartement de Charlotte.

Le PERE. "Lever le rideau et passer derrière ! Voilà tout ! Pourquoi frémir... ? Pourquoi hésiter ? Est-ce parce qu'on ignore ce qu'il y a derrière ? Parce qu'on n'en revient point ?" C'était le genre de conneries qu'il disait ? C'est "les souffrances de Werther", je l'ai jamais relu depuis l'école. Les bandes magnétiques – c'est du Goethe. Le héros se flingue. La femme s'appelle Charlotte.

CHARLOTTE. Et vous pensez que... ? Edgar ? Jamais ! Edgar était un dingue, un con, tout, mais ça, jamais.

Le PERE. Je ne sais rien du tout. Racontez-moi encore un peu. On vit, mais on sait toujours, il y a là un garçon, on a un garçon. Plus on vieillit, plus on le sait, et subitement, un jour, ça vous fait quelque chose. Il s'avère, tout à coup, que

certaines choses que l'on fait, on les fait à cause de lui. A moins d'être complètement asocial. On se dit : peut-être qu'il viendra un jour, et on lui propose une cigarette, et si possible une bonne, quoi ! Et malgré tout, on est fier, on frime, on se convainc : ai-je vraiment besoin de ça, courir après mon fils ? Si c'est un mec – qu'il vienne !

CHARLOTTE. Il savait bien s'y prendre avec les enfants, ce qui est rare chez les hommes, je veux dire chez des garçons, et depuis l'histoire de la fresque, les enfants étaient tout le temps pendus à ses basques... plus tard, quand mon mari est partie de l'armée. Je veux dire, à l'époque, nous n'étions pas encore mariés. Nous nous connaissons depuis longtemps, mais il est resté longtemps à l'armée. A la fin, il était devenu chef du service intérieur, je ne sais pas si ça vous dit quelque chose. En tout cas, il avait beaucoup à faire à des garçons de l'âge d'Edgar. Je les ai fait se rencontrer...

Scène 24.

Charlotte, Dieter, Edgar, le Père.

CHARLOTTE *apparaît avec Dieter devant la cabane d'Edgar, elle entre avec lui. Edgar, qui l'avait déjà vu, a immédiatement pris sa pose du génie bohème et donc méconnu. Voici Dieter, mon fiancé. – Edgar ou Ed, un de mes amis. Soyez sympa l'un avec l'autre.*

EDGAR. Salut !

DIETER. *se place devant la collection d'œuvres, les regarde minutieusement et pendant un long moment. Puis, il donne son avis.* Je dirais que ça ne lui ferait pas de mal, à l'avenir, de tenir compte davantage de la vie, disons des ouvriers dans le bâtiment, par exemple. Ici, il les a devant la porte. Et naturellement, dans ce domaine comme ailleurs, il y a certaines règles qu'il lui faut connaître : la perspective, les proportions, le premier plan, l'arrière plan...

EDGAR. "Il y a beaucoup à dire en faveur des règles, comme à la louange des lois de la société. Un homme qui observe les règles ne produira jamais rien

d'absurde ou d'absolument mauvais. Mais, en revanche, toute règle, quoi qu'on en dise, étouffera le vrai sentiment de la nature et sa véritable expression."

Dieter se raidit.

EDGAR. J'avais envie de gueuler "merde". Il arrivait pas à s'en remettre... Ce Werther avait vraiment pondu des trucs utiles.

DIETER. D'un autre côté, c'est assez original, ce qu'il fait. Et, décoratif aussi. – On s'en va ?

CHARLOTTE. Oui.

Dieter reste planté là. Il a découvert la fameuse silhouette de Charlotte. Charlotte n'a pas pu l'éviter.

CHARLOTTE. C'était pour toi. Mais il ne me l'a pas donné. Soi-disant parce que ça manquait de vie. Mais depuis, il n'y a plus touché.

DIETER. De toute façon maintenant, je t'ai en chair et en os.

Lui et Charlotte partent.

EDGAR. Monsieur essaie de faire du charme, les mecs ! – N'allez pas imaginer que j'avais quelque chose contre Dieter parce qu'il venait de l'armée. J'avais absolument rien contre lui. Simplement, c'était pas un homme pour Charlie, c'est tout. *Il met le magnétophone en marche et cite de tête.*". Il semble me voir avec plaisir, et je soupçonne que c'est l'ouvrage de Charlotte. Car là-dessus les femmes sont très adroites, et elles ont raison; quand elle peuvent entretenir deux adorateurs en bonne intelligence, quelque rare que cela soit, c'est tout profit pour elles".

Charlotte retient Dieter devant la porte et lui fait signe d'écouter ce que dicte Edgar. Ils ne comprennent pas ce qui se passe.

DIETER. C'est pas un méchant.

CHARLOTTE. Mais, il est sympa, non ?

EDGAR *sort de sa cabane comme une fusée*. Ah, vous êtes encore là. Alors allons-y pour une petite visite renvoi d'ascenseur.

CHARLOTTE *au père*. J'aurais dû le renvoyer, mais je me disais que Dieter aurait peut-être une influence positive sur lui.

EDGAR *provocant*. Au fait, moi je suis pacifiste de conviction. Surtout quand je pense à mes 18 mois.

CHARLOTTE *rapidement*. La chance que nous ayons encore un si beau temps cette année.

EDGAR *au public*. Fallait surtout pas que je vois des photos du Vietnam et des trucs comme ça. Je voyais rouge. Si on était venu me trouver ensuite, je me serais engagé dans l'armée à vie.

Scène 25

Charlotte, Dieter, Edgar, le Père.

Chambre de Dieter, c'est à dire l'appartement de Charlotte. C'est la chambre la plus rangée du monde. D'un regard critique, Edgar détaille le mobilier du regard.

CHARLOTTE. Attends qu'on soit marié, alors tout changera ici.

EDGAR. J'ai dit quelque chose ? *Il est debout face à la bibliothèque bien rangée de Dieter*. Marx, Engels, Lénine – alors ça, c'est la meilleure.

CHARLOTTE *rapidement*. Dieter va faire des études de Lettres. Il a pas mal de retard. Ceux qui ne sont pas restés si longtemps dans l'armée sont assistants depuis belle lurette.

EDGAR. J'avais rien contre Marx, Engels, Lénine et les autres. J'avais rien non plus contre le communisme, la suppression de l'exploitation dans le monde, et le reste. J'étais pas contre. Mais contre tout le reste, contre le fait qu'on range les livres par ordre de grandeur, par exemple. Pour la plupart d'entre nous, c'est comme ça. Ils ont rien contre le communisme. Aucun individu, tant soit peu intelligent, peut être contre le communisme. Et pourtant, on est contre. Il faut

peut-être pas trop le prendre au sérieux. Pour être pour, pas besoin de courage. Et comme chacun veut faire preuve de courage, tout le monde est contre. C'est ça, le truc.

Pendant ce temps, il prend le fusil à pompe de Dieter accroché au mur, le pointe d'abord sur la fenêtre, puis sur Dieter, finalement sur Charlotte.

DIETER *sèchement*. Arrête ces conneries !

EDGAR. Il est chargé ?

DIETER. Quand même, c'est déjà arrivé trop souvent.

Edgar pointe le fusil sur lui-même et appui sur la gâchette.

DIETER. Ce n'est pas un jouet ! T'es con ou quoi ? Tu vas comprendre, enfin ?

Lui arrache le fusil des mains.

EDGAR. "Mon ami, l'homme est toujours l'homme; la petite dose d'esprit que l'un a de plus que l'autre fait bien peu de différence, quand les passions bouillonnent et que les bornes prescrites à l'humanité se font sentir. Et, en vérité – mais nous en parlerons un autre jour". *Il veut partir.*

CHARLOTTE. Et si je préparais un petit casse-croûte, hein ?

DIETER. Si tu veux, mais j'ai encore à faire.

CHARLOTTE. Il a son examen d'entrée dans trois jours.

DIETER *à bout de nerfs*. Tu pourras lui parler de moi **en chemin**.

Edgar s'en va.

CHARLOTTE attend que Dieter propose la réconciliation, puis elle aussi s'en va. Edgar l'attend devant la porte. Il passe le bras autour de l'épaule pour la réconforter. Charlotte le repousse vivement. Mais ça va pas, non ? Elle s'en va en courant.

Le Père, Charlotte, Edgar.

Le PERE. J'imagine qu'il a dû se mettre à travailler sur les chantiers à cette période.

CHARLOTTE. Oui... Après, je l'ai perdu de vue. J'avais d'autres chats à fouetter. Le mariage. Puis Dieter, mon mari donc, a commencé ses études. Il a eu du mal. Je ne travaillais plus qu'à mi-temps pour lui faciliter le démarrage. Puis nous avons déménagé dans un nouveau bâtiment avec les enfants, assez loin. J'aurai dû aller voir la police et dire il y a quelqu'un qui vit là, dans une cabane, sans autorisation. Mais comment peut-on faire une chose pareille ?

Le PERE. Est-ce que vous aimiez bien Edgar ?

CHARLOTTE. Comment ça "aimer bien" ?

Le PERE. C'est bon, laissez tomber.

CHARLOTTE. Edgar avait à peine dix-huit ans et j'en avais largement plus de vingt ou en tout cas **plus de vingt**. J'avais un mari. C'est tout. Qu'est-ce que vous croyez ?

EDGAR. Bien, Charlie. Ne lui dis pas tout. Nobody te force. Ça sert à rien de tout dire. De toute ma vie, je l'ai jamais fait. Même à toi, j'ai pas tout dit, Charlie. On peut **pas tout** dire. Celui qui dit tout est peut-être plus un être humain.

CHARLOTTE. Je l'aimais bien naturellement. Il pouvait être très drôle. Touchant. Il était toujours en mouvement... Je...

Le père la laisse toute seule.

EDGAR. Ne pleure pas, Charlie. Fais-moi plaisir et ne pleure pas. Je valais pas un clou. J'étais qu'un con, un dingue, un frimeur et tout le reste. Pas de quoi pleurer, vraiment.

Scène 27

Edgar.

La cabane d'Edgar.

EDGAR dicte. "Quelle nuit, Wilhelm ! A présent, je puis tout surmonter. Je ne la verrai plus. Je suis assis là, essayant de reprendre mon souffle, de me calmer, j'attends le matin, et, à l'aube, les chevaux...". *La bande magnétique n'est pas assez longue.* C'est bête, mais il y avait pas suffisamment de bande, et j'avais plus de restes. J'aurais dû effacer un bout de musique et c'était hors de question. Sortir de la baraque pour aller m'acheter une nouvelle bande, j'en avais pas envie. De toute façon, j'avais probablement plus d'argent. J'ai rapidement fait le point sur ma situation et j'ai constaté, imbécile comme j'étais, il était plus question de revoir Charlie pour l'instant. Tout le kolkhoze et le reste, ça collait plus. Je retournerais certainement pas à Mittenberg. Il en était pas question. Mais ça collait plus. Je sais pas si quelqu'un me comprend, les mecs ?

ENTRACTE.

SECONDE PARTIE

Scène 28

Le Père, Addi Berlinois, Edgar.

Vieille immeuble en rénovation.

Le PERE. Bonjour. Je voudrais parler au collègue Berlinois.

ADDI. Oui ?

Le PERE. Mon nom est Wibeau.

ADDI. Avez-vous quelque chose à voir avec Edgar ? Edgar Wibeau, celui... celui qui se trouvait chez nous ?

Le PERE. Je suis son père.

EDGAR. Addi! Vieille branche ! Salut ! Dès le début, tu as été mon meilleur ami. Je t'agaçais quand je le pouvais, et tu me prenais la tête quand c'était possible. Maintenant que tout ça est fini, je peux bien le dire : t'étais droit. Nos âmes immortelles étaient liées. A la différence près, que les circonvolutions de ton cerveau étaient plus rectangulaires que les miennes.

ADDI. Oui... c'était une véritable tragédie, l'histoire avec Edgar, c'est sûr. Ça nous a complètement atterrés. Aujourd'hui, on comprend mieux certaines choses. Je crois qu'Edgar était un être de valeur.

EDGAR. Addi, tu me déçois. Moi, qui te prenais pour quelqu'un de droit. Je ne te croyais pas capable de te laisser aller à ces conneries sur un mec qui se trouve sur l'autre rive du Jourdain. Moi, un être de valeur ! Schiller et Goethe et les autres, c'étaient peut-être des gens de valeur.

ADDI. Malheureusement, dès le début, nous avons sous-estimé Edgar. Surtout moi, en tant que chef d'équipe. Je n'ai vu en lui que le frimeur, l'incapable, qui ne voulait que se faire de l'argent sur notre dos.

EDGAR. Evidemment, je voulais gagner de l'argent. Nobody me forçait, mais quand on peut plus s'acheter de bandes magnétiques, il faut bien gagner de l'argent. Et que faire dans ce cas ? Bosser dans le bâtiment. Mot d'ordre :

quand on peut ou quand on veut rien faire, on se case dans le bâtiment ou dans les chemins de fer. Les chemins de fer, c'était trop risqué pour moi. Ils m'auraient sûrement demandé ma carte d'identité et mon permis de séjour et tout le bataclan. D'où le bâtiment.

Le PERE. Comprenez-moi bien, je ne veux surtout pas que vous vous sentiez...

ADDI. Non, vous avez le droit de savoir ce qui...

Le PERE. Non, en fait, je n'étais venu que pour...

ADDI. Je vous comprends, c'est votre droit le plus naturel... Je vous dirai, Edgar ne m'était pas particulièrement sympathique. Peut-être que cela n'aurait pas dû m'empêcher de me poser des questions plus tôt à son sujet, ça c'est sûr. Mais c'était un fait. Le fait est, également, que son comportement au début rendait difficile toute objectivité...

Scène 29

Addi, Zaremba, Jonas, Chef d'équipe, Edgar, le Père.

Vieille immeuble en rénovation.

Edgar entre dans l'appartement un morceau de papier à la main. Il scrute l'équipe de travailleurs, l'équipe le scrute à son tour. Puis Edgar se dirige vers l'homme le plus âgé de l'équipe – Zaremba. Mais Zaremba lui fait signe de loin d'aller voir Addi. Addi lit le papier.

ADDI. On dit bonjour, quand on entre quelque part – Berlinois.

EDGAR. De même.

JONAS. C'est comme ça qu'il s'appelle !

EDGAR *ironiquement*. Ah – bon.

ADDI. Sinon, c'est Addi.

Edgar se tait.

ADDI. Tu es membre ? Je veux dire, syndiqué. Montre-moi ça.

Edgar reste immobile.

ZAREMBA. C'est juste parce que c'est le bon moment, non ? Tu peux me considérer comme le responsable syndical, collègue. – Zaremba.

EDGAR. Edgar Wibeau. *Il lui dit cela après avoir observé longuement ce vieil original au torse nu tatoué sur tout le corps de symboles progressistes. Et il lui présente son carnet syndical.*

ZAREMBA. Septembre et octobre sont vides. Comment ça se fait ?

L'équipe attend de voir ce qu'Edgar va faire.

EDGAR. J'ai plus de monnaie sur moi.

L'équipe continue de travailler. C'était ce qu'ils voulaient savoir.

ADDI. Bon, autre chose – Tu as déjà eu un machin de ce genre entre les mains ?
Il lui tend un pinceau.

EDGAR. Ça m'est arrivé.

ADDI. Alors, viens peindre !

Il emmène Edgar vers la fenêtre qu'il est en train de peindre. Edgar commence à peindre au point que la peinture dégouline sur le sol. En silence, Addi lui montre la bonne technique. Sans succès.

ADDI. A ta place, je badigeonnerais la fenêtre **entière**.

Edgar commence à peindre la fenêtre entière.

ADDI *au père*. Personne n'aurait pu garder son sang froid.

EDGAR. Peut-être que tout se serait passé autrement si Addi avait séché ce jour-là. En tout cas, je me suis tout de suite braqué. Peut-être aussi que j'avais les nerfs à vif. A cause de l'histoire avec Charlie. Ça me bouffait plus que je le croyais.

*ADDI détourne Edgar de la fenêtre. Tu as déjà vu du plâtre ? Alors vise ce mur.
Il donne à Edgar le plâtre, le seau, la spatule. Edgar délaye le plâtre, d'abord avec trop d'eau, puis avec trop de plâtre, puis à nouveau avec trop d'eau. Le seau se remplit. Addi serre les dents.*

ADDI. A ta place, je remplirais **tout** le seau.

EDGAR *le fait*. Je sais pas si quelqu'un me saisis. Mais des mecs comme Addi, il fallait absolument que je me foute de leur gueule.

Addi se jette sur lui. Au même moment, le reste de l'équipe commence à chanter sous la tutelle de Zaremba.

Le reste de l'EQUIPE. Debout, socialistes, en rangs !

Le tambour lance l'appel, les étendards flottent.

Il s'agit de libérer le travail...

Addi se calme. Edgar ne sait pas ce qui se passe.

ADDI *au père*. C'était la méthode Zaremba quand je perdais mon sang froid.

EDGAR. Quel équipe ! La spatule m'en est presque tombée des pattes ! Debout socialistes ! J'ai cru que j'allais m'évanouir et mourir à la fois.

ADDI. Zaremba était le plus âgé, il est à la retraite maintenant.

EDGAR. Zaremba était le plus jeune, en tout cas dans sa tête.

ADDI. Je crois qu'on peut dire qu'il était l'âme de notre entreprise.

EDGAR. Moi, je pense qu'il était le sel dans la soupe.

ADDI. D'ailleurs, c'est lui qui s'entendait le mieux avec Edgar. Enfin... d'une certaine manière.

EDGAR. Sans Zaremba, je serais pas resté un jour de plus dans cette équipe.

C'était une vraie bête. Ça, je l'ai vu tout de suite. Un de ses trucs, c'était de demander à quelqu'un de lui laisser tomber un couteau ouvert sur le biceps. Le couteau rebondissait comme sur du caoutchouc. Ou alors il jouait les Quasimodos. Pour ça, il retirait son oeil en verre, fermait l'autre, puis il se déhanchait et marchait en se dandinant. On était régulièrement plié en deux. Il

lui manquait aussi un morceau de petit doigt et deux côtes. Son torse était couvert de tatouages. Mais pas de grosses femelles et de cœurs et d'ancre marine. Ça grouillait de drapeaux, d'étoiles, de marteaux et de faucilles. Il y avait même un morceau du mur du Kremlin. S'il crevait un jour, il pourrait carrément faire don de sa peau au muséum d'histoire. Pas un patelin où il était pas allé. En réalité, il était originaire de Bohême. Juste après '45, il aurait été juge suprême à Berlin. Il paraît qu'il prononçait des verdicts pas piqués des vers. Mais le plus beau, c'est qu'il avait encore des histoires de femmes. Vous allez peut-être pas me croire, mais c'est la pure vérité. – Qu'est-ce qu'il ferait, si je me la jouais comme Addi ? Il commencerait à chanter aussi ?

ADDI à *Edgar*. Va balayer le sol de la cuisine, pour peindre. *Lui donne un balai.*

ZAREMBA à *Addi*. Il faut que tu te calmes, mec, beaucoup plus zen.

ADDI. Dis-moi un peu ce qu'il vient chercher chez nous. C'est uniquement pour faire du fric sur notre dos, ça c'est sûr. Ce débile !

ZAREMBA à *Addi*. No, pas débile ? !

Il fait signe à Edgar de venir et lui donne brosse, seau et enduit et l'envoie sur l'échelle enduire le mûr. Edgar décore le mur de motifs fantastiques. L'équipe se réunit autour de lui. Que va faire Zarembo ?

ZAREMBA grogne. No... ? !

ADDI au père. Edgar n'avait rien d'autre en tête que de nous pousser à bout, surtout moi...

Le PERE. Je ne veux pas vous empêcher de travailler ...

ADDI. Non, attendez ! Comprenez-moi. Je ne fais pas de reproches à Edgar à cause de ça. Au contraire. Ça c'est sûr. Mais, à l'époque je ne voyais que ça. Je ne voyais plus que ça. Je n'étais tout simplement pas à la hauteur de ma tâche de chef d'équipe. Surtout depuis qu'on s'occupait de notre PPB, et on s'en occupait presque tout le temps. Un pistolet à peinture sans brouillard.

Scène 30

Zaremba, Edgar, l'Equipe, Addi, le Père.

Pause déjeuner près de la caravane de chantier. Edgar pense que personne ne le voit. Il s'intéresse vivement au pistolet à peinture sans brouillard, laissé à l'abandon en dessous de la caravane de chantier.

ZAREMBA. T'as encore jamais vu ça, no, hein ? Normal, que tu peux pas. C'est une pièce unique. Cette buse diffuse des couleurs en tout genre sur la terre, dans l'eau et dans l'air. En trois heures, il en fait autant que trois peintres en trois jours et il fonctionne **sans** diffuser ce brouillard de peinture, ce qui le rend supérieur à tous les appareils du même genre sur le marché mondial, hein pas mal, no. Même le marché américains. Quand il fonctionnera, bien sûr ! Tu comprends... c'est pas notre première invention, mais notre meilleure.

L'équipe se réunit autour d'Edgar et de Zaremba.

EDGAR ramasse un pinceau. Ça, la machine le remplacera pas !

ADDI. Maintenant, tu vas m'écouter un peu, mon ami. C'est bien gentil tout ça. Je ne sais pas si tu as perdu un boulon mais tu en as perdu un. Ça c'est sûr. Enfin bref, ça ne me concerne pas. Mais on forme une équipe, et pas une mauvaise, et il se trouve que tu en fais partie. A la longue, tu seras bien obligé de céder et de rentrer dans les rangs. Et ne vas pas t'imaginer que tu es notre premier cas de ce genre. On en a fait plier d'autres. Demande à Jonas. – De toute façon, il ne s'est pas encore pointé, celui qui nous a fait chuter la moyenne.

ZAREMBA. Faut le comprendre, no, hein. C'est son idée, le pistolet. Jésus – Marie – Joseph, il faut surtout pas y toucher. Ou ça fera sensation, ou ça sera le bide, no, hein ? – Sa première !

EDGAR. C'est le taré le plus pointilleux qui existe. Il avance pas à pas, circonspect comme une fillette. C'est un être qui est jamais content de lui-même et qu'on peut donc jamais contenter.

ZAREMBA. Hein ? ! Taré ? !

Scène 31

Addi, le Père.

ADDI. Jonas, il venait du bâtiment. Ça ne veut pas dire qu'on voulait se couper du monde. Mais chez nous, on récolte toutes sortes de gens qui ne savent rien faire et, en général, ne veulent rien faire. Ce n'est pas facile de former une équipe avec laquelle on puisse faire quelque chose.

Le PERE. Edgar était certainement une mauvaise tête et, parce que... j'en sais rien, moi.

ADDI. Bon, bon, vous devez le connaître mieux que moi. Il n'a jamais été râleur, en tout cas pas chez nous. Et mauvaise tête ? – S'il l'a été, alors au sens positif du terme. Ça c'est sûr. Et je l'ai renvoyé.

Scène 32.

Addi, Edgar, l'Equipe, le Technicien, le Père.

EDGAR. Allez, fais-moi plaisir, Addi, et change de disque! A quel point j'étais positif et tout ça. Ce qu'il y avait en moi, je peux te le dire exactement : rien. Et cette histoire de pistolet à peinture sans brouillard valait que dale.

ADDI. On avait des experts de notre côté qui nous ont mis à disposition des buses spéciales. On les a toutes essayées les unes après les autres. Ça n'a rien donné.

EDGAR. C'est vrai. Le truc arrêtait pas de faire du brouillard et du brouillard, ou il en sortait un jet aussi large qu'un bras. Mais Addi a pas lâché l'affaire jusqu'à la buse la plus fine. C'était un dur.

Addi ajuste la buse sur le pistolet, et le met en marche. Le tuyau avec la peinture éclate et tout le monde alentour dégouline de peinture.

Le TECHNICIEN. Du calme. Nous n'avons pas fait mieux et pourtant nous disposons de tous les moyens techniques nécessaires. Il n'y a rien à faire, chers collègues ! C'est techniquement insoluble, en tout cas pour aujourd'hui. Ça n'a rien avoir avec les buses.

EDGAR. "L'espèce humaine est singulièrement uniforme. La plupart travaillent une grande partie du temps pour vivre et le peu de liberté qui leur reste les effraie à ce point qu'ils s'efforcent par tous les moyens de s'en débarrasser".

ADDI *s'approche doucement d'Edgar. L'équipe le suit.* Casse-toi ! Casse-toi, sinon je ne réponds de rien.

Edgar lève les poings.

ZAREMBA. No, Hein ! *En même temps, il fait comprendre à Edgar : casse-toi !*

Edgar quitte la scène.

Scène 33

Addi, le Père.

ADDI. Et oui, Edgar aurait certainement dit : C'était une vraie connerie de ma part.

Je veux dire : **de ma part !**

VOIX OFF. Berlinois ? ! C'est le vieux !

ADDI. Je ne peux pas ! J'arrive. *Au père.* Attendez ! Ce n'est rien.

Scène 34

Edgar. La cabane.

EDGAR. C'était la chute provisoire de mon spectacle en tant que peintre chez Addi et camarades. J'espère que personne va me prendre pour un lâche, parce

que je me suis cassé. Et puis, de toute façon, on a pas le droit de se défendre quand on est boxeur. Un coup stupide, et c'est tout de suite l'expulsion ! Peut-être que j'avais trop tiré sur la corde. *Il ouvre une enveloppe du courrier juste arrivé. A l'intérieur : un morceau de bande magnétique. Il la met dans le magnétophone. Le texte sur la bande avec*

La VOIX de la MERE. Cher Edgar. Il paraît que je ne dois pas savoir où tu es. Mais si tu veux revenir, les clés sont sous le paillason. Je te promets de poser aucune question. Et, à partir d'aujourd'hui, tu peux rentrer à la maison quand tu veux; et si tu veux finir ton apprentissage dans une autre entreprise que la notre, tu le peux aussi. L'essentiel, c'est que tu travailles et non que tu glandes. Tu es en bonne santé ?

Et avec la VOIX de WILLI. Je n'ai tout simplement pas **réussi** à me débarrasser de ta mère. Je suis désolé. Elle est au plus bas. Elle voulait même me donner de l'argent pour toi. Peut-être ton idée de travailler n'est pas si mauvaise que cela. Pense à Van Gogh ou à un autre, tout ce qu'ils ont dû faire pour pouvoir travailler. Stop.

EDGAR *après une courte recherche dans son livre "Collection grands classiques", il cite.* "Et c'est à vous que je dois m'en prendre, à vous qui m'avez attiré sous ce joug et qui m'avez tant prôné l'activité. L'activité ! J'ai exigé mon renvoi. Essaie d'apprendre la nouvelle à ma mère en édulcorant l'amertume de la potion". *Coupe la bande et la met dans l'enveloppe.* Je trouvais que ça collait génialement bien.

Scène 35

Addi, le Père, Edgar.

Un chantier.

ADDI. En fait, on est allé chercher Edgar assez rapidement. Surtout, à l'initiative de Zaremba. Ça c'est sûr. Mais en fait, il était déjà trop tard. Il avait déjà commencé à travailler sur **son** pistolet.

EDGAR. J'ai rapidement fait le point sur ma situation et j'ai constaté qu'il fallait que je fabrique un pistolet, **mon** pistolet à peinture sans brouillard. Je savais pas encore comment. Tout ce que je savais, c'est qu'il fallait qu'il ait une autre tête que celui d'Addi. Il était clair aussi que l'affaire devait se dérouler dans le secret le plus total. Et s'il fonctionnait, **mon pistolet**, je m'amènerai, tranquille, voir l'équipe. Vous me comprenez, les mecs ?

Le PERE. Il bricolait sans outils, sans matériel etc. ?

EDGAR. C'est vrai. C'était, sans aucun doute, le premier clou à mon cercueil. J'ai cherché dans toute cette putain de cité désertée des objets utiles. Je sais pas si quelqu'un peut s'imaginer ce qu'il y a dans une cité abandonnée. Absolument tout. Je vous assure. A part ce dont on pourrait avoir besoin.

ADDI. Il habitait dans une vieille cabane dans un jardin d'ouvrier. Il vous l'a raconté ? Depuis, on y trouve de nouveaux bâtiments avec des fondations.

Scène 36

Edgar, plus tard Addi, Zaremba, l'Equipe, le Père.

La cabane d'Edgar.

Edgar, désœuvré, est couché sur son canapé. Lorsqu'il entend venir les peintres, il commence à tousser énergiquement.

EDGAR. Cette toux, je savais vraiment bien la faire. Non pas que j'étais vraiment malade. J'aurais pu m'arrêter. Mais bon, ça le faisait vraiment bien. Edgar Wibeau, le génie méconnu, se consacre avec désintéressement à son invention mémorable. Les poumons à moitié bouffés, mais ne s'avoue pas vaincu. J'étais un vrai con.

Zaremba pousse Addi vers l'avant.

ADDI. Je voulais te dire parfois, je suis peut-être un peu direct, c'est mon caractère. Ça c'est sûr. A l'avenir, il faudra qu'on y pense tous les deux. Et le

pistolet, c'est du passé maintenant. Le trait est tiré, ça c'est sûr. Je pense qu'aujourd'hui on aurait un peu plus de temps pour ton édu...

Zaremba, alarmé, tousse vivement.

JONAS. On pensait que tu pourrais te spécialiser dans les sols. Ça se fait aussi avec le rouleau. Et le samedi, on va toujours au bowling.

Edgar tousse doucement. L'attention générale se tourne vers la collection d'œuvres complètes d'Edgar.

Scène 37

Addi, le Père, Edgar.

Un chantier.

ADDI. Il est venu avec nous, sans broncher.

EDGAR. J'avais aucune envie de les laisser fouiner dans mon kolkhoze pour qu'ils découvrent mon pistolet à peinture. Je me tenais à carreau. Par exemple: pas une fois j'ai sorti mon arme Werther. Je peignais gentiment mes planchers au rouleau. Et le samedi, j'allais avec eux au bowling. Je restais assis là, mal à l'aise, pendant qu'ils jouaient au bowling en se disant: on l'a drôlement mis au pas, ce Wibeau. J'avais l'impression d'être à Mittenberg pourri. Et mon pistolet à peinture attendait à la maison. Et en plus, pendant tout ce temps-là, j'arrêtais pas de penser à Charlie.

ADDI. Ça aurait dû nous mettre la puce à l'oreille. Mais on pensait l'avoir remis sur le droit chemin. C'est pour ça qu'on n'était pas vraiment en colère, lorsqu'il n'est pas venu travailler le lundi, c'était trois jours avant Noël. C'était une belle journée, on voulait profiter du temps et on avait liquidé le programme annuel. Et en plus c'était la première fois qu'il manquait depuis qu'on était allé le chercher. Quand on ne l'a pas vu arriver le mardi, pendant la pause, on y est allé.

Scène 38

Addi, Zaremba, L'équipe, Responsable de Périmètre, un Vigile, le Père.

La cabane d'Edgar à moitié détruite. L'équipe stupéfaite se trouve autour du lieu de l'accident.

RESPONSABLE. N'empiétez pas sur ce terrain, ne touchez à rien. Que voulez-vous ? Vous savez ce qu'il s'est passé ici ? Connaissiez-vous le propriétaire des lieux ?

ADDI. C'est Edgar Wibeau. Nous sommes des collègues, on voulait le... chercher... venir le voir.

RESPONSABLE. Pouvez-vous identifier cet homme ?

ZAREMBA. Il est vivant ?

RESPONSABLE. Plus maintenant.

ZAREMBA. Où ?

RESPONSABLE. Camarade vigile, vous pouvez amener le collègue à la morgue.

Zaremba suit le veilleur. On entend un bruit de chariot qu'on déplace et fait rouler.

RESPONSABLE. Avez-vous une explication à tout ça ? !

L'équipe entre doucement dans la cabane à moitié détruite. Le mobilier est détruit. Les murs sont couverts de peinture jaune encore humide. Des objets, ne servant à rien de clairement défini, sont éparpillés dans la pièce: des pièces de machine à coudre, des pompes, des tuyaux recourbés...

Scène 39

Addi, le Père, Zaremba. Plus tard Edgar.

ADDI. Nous non plus, on n'avait pas d'explication. Ce jour-là, on n'a plus touché à rien. Je les ai tous renvoyés chez eux.

Bruit d'une camionnette qui arrive et s'arrête. Zaremba arrive.

ADDI. Alors ?

ZAREMBA. Mort sur le coup. Le médecin a dit : une histoire d'électrocution. Au moins 380 volts.

De dessous la voiture de chantier, il sort le pistolet à peinture abandonné par l'équipe et le montre à Addi : la buse manque. Sans un mot, il quitte le chantier. Dans la cabane à moitié démolie d'Edgar, il commence à chercher et trier les objets.

ADDI. On a trouvé la buse manquante dans un bout de vieux tuyau à gaz. A partir de ce moment, on a compris. On a récupéré tout ce qui traînait, y compris les plus petites pièces et on en a enlevé la peinture. En général, on peignait le lambris avec cette peinture. On a essayé de reconstituer les instructions d'Edgar. Mais il manque certainement la moitié des pièces, j'en sais rien. Surtout le réservoir à air comprimé. Je n'arrive pas à comprendre d'où sortait l'air comprimé. Une chose est sûre, il n'avait pas de compresseur. Mais il avait de l'air comprimé, sinon il n'y aurait pas eu de peinture partout et les morceaux de vitres ne seraient pas éparpillés dans le jardin. Ces deux vieux amortisseurs déchiquetés doivent joué un rôle dans cette histoire, mais il manque quand même quelque chose, la barre au milieu. Je n'arrête pas de penser qu'Edgar était sur le point de découvrir une chose sensationnelle. Si seulement il avait fait quelques plans... mais bon, de toute façon, ça aurait disparu aussi. – Je crois que c'est tout ce que je peux vous dire. On aurait pas dû le laisser bricoler, et c'est tout. On continue à chercher pour le pistolet à peinture, ça c'est sûr.

Le PERE. Et les dessins ? Croyez-vous qu'on puisse en trouver un quelque part ?

ADDI. Les dessins ? ! – Personne n'y a plus pensé. Ils étaient couverts de peinture. Ils ont dû être enterrés avec la maison.

Le PERE. A quoi ressemblaient-ils ?

ADDI. Je n'y connais rien, mais ils nous ont impressionnés. Zaremba pensait qu'ils n'étaient pas d'une mauvaise couvée. C'est pas étonnant. Vous êtes peintre, non ?

Le PERE. Je ne suis pas peintre. Je n'ai jamais été peintre. Je suis... peu importe. Je n'ai pas vu Edgar depuis ses 5 ans. Je ne savais rien de lui. Je n'en sais pas plus maintenant.

ADDI. Attendez. Edgar vous a rendu visite. Il était chez vous. Il en rêvait encore. Vous avez un atelier exposé au nord, tout pleins de tableaux. Dans un désordre merveilleux, si vous me permettez. Mais, apparemment, vous n'êtes pas vraiment reconnu, à cause de... je ne sais pas. Ce n'est pas lui qui m'a raconté ça – c'est Zaremba. Il paraît que vous peignez une sorte de Pop.

EDGAR. Ta gueule !

Le PERE. Quand cette visite aurait-elle eu lieu ? Personne n'est venu chez moi.

ADDI. Ça devait être la période, où on... où je l'ai foutu dehors.

EDGAR. Ta gueule, Addi !

Le PERE. Bon, et bien... Je vous remercie beaucoup.

EDGAR. Voilà ce qui arrive quand il y en a un qui raconte tout.

Scène 40

Le Père, petite amie du père. Edgar.

Studio du Père. Edgar frappe à la porte. Fatigué, le père traîne des pieds jusqu'à la porte.

EDGAR. Bonjour. C'est pour le chauffage.

Le PERE. Pourquoi le chauffage ?

EDGAR. Vous avez eu une nuit difficile ? Vous voulez prendre un bain d'eau froide à Noël. C'est bien chez les Wibeau ici ?

Le PERE. Entrez.

EDGAR *entre dans la salle de bain, tapote le radiateur. Regarde du coin de l'œil des bas de femme suspendus.* Je m'en doutais. La ventilation est pétée. Allons voir dans la chambre. Profitons-en que je sois là.

Le PERE. Tout est normal.

Il n'arrive pas à empêcher Edgar d'aller dans la chambre. Une femme est couchée dans le lit.

EDGAR et le PERE. C'est pour le chauffage.

EDGAR. Excusez-moi. J'ai presque fini.

Il s'active longuement sur le radiateur en scrutant de fond en comble l'appartement et la femme.

L'AMIE. Vous fumez ?

EDGAR. Non, merci. La cigarette est un obstacle majeur à la communication, j'ai lu ça une fois. *Au père.* Il semblerait que vous n'êtes pas un grand amateur de tableau... ? eh bien, les murs. *Tabula rasa.* Dans notre métier, on circule. Les gens ont des tableaux partout, d'un genre ou d'un autre, mais vous ? ! En tout cas, vous en avez d'autres... de belles choses, vraiment.

La femme sourit.

EDGAR. Mais c'est bien. Je dis toujours : si on veut des tableaux, faut les peindre soi-même – et dans ce cas, on a la décence de ne pas les mettre sur nos propres murs. *Circulus Vitiosus,* j'ai aussi lu ça une fois. Vous me permettez une question : vous avez des enfants ?

Le PERE. Bon, et bien Noël peut arriver maintenant...

EDGAR. Oui. C'est fait.

L'AMIE. Vous êtes donc une sorte de philosophe amateur.

EDGAR. Amateur... ? !

La femme sourit.

EDGAR. Pour les enfants...un conseil : les enfants savent peindre à en crever. On peut mettre leurs œuvres aux murs sans avoir à en rougir. Quoi qu'il en soit. Bonnes fêtes... d'ailleurs. *Il s'en va.*

La femme s'en amuse.

Scène 41

Le Père, Edgar.

Le PERE. C'était toi ? Si tu avais dit quelque chose !

EDGAR. C'était moi, les mecs. C'était un vrai happening. La femme m'a plu tout de suite. Elle avait quelque chose de Charlie.

Le PERE. En fait, je t'avais imaginé autrement, plus petit, mais tu avais dix sept ans !

EDGAR. Ça m'a tué que tu ais que trente ans, dans ces eaux-là. J'en avais aucune idée.

Le PERE. Si seulement tu avais dit quelque chose.

EDGAR. Ça m'a pas mal pris la tête qu'il y ait pas un seul tableau de toi.

Le PERE. Au moins, maintenant je sais à quoi tu ressemblais. – Goethe, Willi, Charlie. Une cabane qui n'est plus. Une machine qui ne fonctionne pas. Des dessins qui n'existent plus. Je n'arrive rien à en faire de ça. J'ai 36 ans, je n'ai pas plus de vingt ans de plus que toi. Je devrais pourtant y arriver. Mais je n'y arrive pas. Quel homme as-tu été ? Si tu avais parlé avec moi ? ! – Pourtant, je suis pratiquement persuadé que je n'en aurais pas appris beaucoup plus.

EDGAR. Ça doit être ça. – Pourtant, à cette époque-là, j'étais vraiment abattu. Pas de Zaremba, pas d'équipée, le pistolet marchait pas, pas de Charlie. Je pense que j'encaissais bien, mais trois, quatre coups à la suite; à ce rythme, on pouvait en avoir les jambes qui flagellent.

Scène 42

Edgar.

La cabane (encore intacte).

EDGAR. Déjà rien que l'histoire avec Charlie aurait suffi. Depuis ce jour-là, je l'avais pratiquement pas revue. Je me doutais qu'elle s'était réconciliée depuis longtemps avec son Dieter, et qu'après tout ce qui s'était passé, je n'avais aucune chance avec elle. Pourtant, je pensais constamment à elle. Je sais pas si quelqu'un me comprend, les mecs. D'un seul coup j'ai pensé au père Werther quand il écrivait à Charlotte : "Le levain qui faisait fermenter ma vie me manque; l'aiguillon qui me tenait éveillé au milieu des nuits, et qui m'arrachait au sommeil le matin, a disparu". Pourtant, c'était clair qu'avec Werther j'avais plus la moindre chance. Plus question de lui servir ça. – Et puis un jour, il y avait une enveloppe dans ma boîte aux lettres. Je recevais le courrier par poste restante. Il y avait pas non plus de timbre dessus. A l'intérieur, il y avait une carte de Charlie : "Es-tu encore en vie ? Viens-donc nous rendre visite un de ces jours. Nous sommes mariés depuis longtemps". Charlie était donc venue elle-même.

Edgar s'en va en courant.

Scène 43

Charlie, Dieter, Edgar.

Appartement de Charlie, ancienne chambre de Dieter. Dieter est assis de dos à la chambre, devant son bureau, et travaille. Edgar, essoufflé, frappe à la porte.

CHARLIE lui ouvre, durant une seconde elle est bouche bée. Puis à Dieter. Allez, retourne-toi.

EDGAR. J'étais juste venu voir si vous aviez des tenailles pour tuyaux.

CHARLIE. Est-ce que nous avons des tenailles pour tuyaux ?

DIETER. Qu'est-ce qu'il veut en faire, des tenailles ? Un tuyau crevé ?

EDGAR. On peut dire ça comme ça.

DIETER. Alors ?

CHARLIE *rapidement*. Viens, entre d'abord ! Allez, assis-toi.

EDGAR *s'assoit*. *Il est le garçon modeste et mature*. J'étais tout à fait le garçon modeste, raisonnable et mature. Moi et la modestie, je sais pas si quelqu'un peut s'imaginer ça !

Puis il découvre les changements apportés par Charlie à la chambre dorénavant habitable, saute de sa chaise et donne son avis. – Charlie le suit, avide du moindre compliment.

EDGAR. Chapeau, non, vraiment. Ça donne brusquement envie d'habiter ici – en théorie. Par exemple, je pourrais m'asseoir quelque part dans un coin et lire tous ces livres. Les dessins sont ceux d'enfants, je trouve, enfin je veux dire, que les enfants savent dessiner à en crever, ils dessinent très bien. Par exemple, le bonhomme de neige, on dirait Charlot qui s'est fait dénoncer par un de ses copains. Et les rideaux. Certaines personnes assortissent tout. Les fauteuils au tapis, le tapis aux rideaux, les rideaux à la tapisserie et la tapisserie aux fauteuils. C'est le genre de choses qui me tuent. – ce que je veux dire, c'est que ça me plaît pas – Si vous voulez vous faire une fille ou une femme, un bon conseil : il faut lui faire des compliments. Evidemment, sans y aller avec ses gros sabots, il faut faire comme moi. Pour moi, ça fait partie du service. A part ça la déco me plaisait vraiment. Il était probable que Dieter avait encore rien dit.

Pendant ce temps, Dieter s'est remis à son travail à son bureau. Lorsque Charlie le remarque, elle prend Edgar par le bras et le tire vers elle sur le divan. Elle ne veut pas déranger Dieter. Comme toujours, elle s'assoit à la manière qui lui est propre. Edgar fait d'énormes efforts pour ne pas regarder. Plus tard – Dieter travaille de manière très concentré – elle attire Edgar doucement hors de la pièce.

CHARLIE. Et toi ? Que devient ta cabane ?

Edgar tousse machinalement.

CHARLIE. Tu ne vas quand même pas passer l'hiver là ?

EDGAR. Mais non.

CHARLIE. Et notre terrain de jeux, à quoi ressemble t-il ? Ça fait longtemps que je n'y suis pas allée. Il faut d'abord qu'il trouve le mordant. Et puis, je recommencerai à travailler. En attendant, j'ai pas mal de temps. Et toi ? Tu travailles ?

EDGAR. Evidemment, dans le bâtiment.

CHARLIE *s'illumine*. Tu peux les garder aussi longtemps que tu veux, les tenailles, mais tu peux aussi les ramener demain. Le mieux serait en matinée.

Scène 44

Edgar, plus tard l'Equipe.

La cabane d'Edgar.

Edgar se précipite euphoriquement dans sa cabane, allume son magnétophone, met de la musique, danse, et continue à travailler avec enthousiasme à son pistolet à peinture.

EDGAR. Comment je tripais, les mecs. J'arrêtais pas de penser qu'il fallait que je ramène les tenailles à Charlie.

Scène 45

Charlie, Edgar, plus tard Dieter

Appartement de Charlie.

Charlie est debout sur un escabeau. Elle bricole sa grande lampe de salon. Edgar signale sa présence à la porte.

CHARLIE. C'est ouvert ! Qui est là ?

EDGAR. Je ramène les tenailles !

CHARLIE. Pose-les ! Tu as déjà monté une lampe ? Tu veux bien appuyer sur l'interrupteur !

EDGAR *appuie. Mais pas de lumière.* Les plombs ont pas sautés ?

CHARLIE. A ton avis ?

EDGAR. Alors quoi ?

CHARLIE. Bien sûr que non !

EDGAR. Tu es folle ?

CHARLIE. Que veux-tu que je fasse ? Passer mon temps à monter et descendre ?

EDGAR. Attends. Montre-moi ça...

Il la rejoint sur l'escabeau. Ils se mettent à bricoler la lampe ensemble. Edgar ne s'y prend pas particulièrement bien. Il n'arrive tout simplement pas à lâcher Charlie des yeux. Pour elle, c'est à peu près pareil. Ils y arrivent quand même. Charlie veut descendre de l'escabeau pour se diriger vers l'interrupteur.

EDGAR. Laisse tomber. Je t'ai déjà parlé de Zaremba ? C'est un drôle de type sur le chantier, un putain de mec, mais un vrai. Je le porte vraiment dans mon cœur. Il fait ça autrement...

Il lui montre comment se déplacer avec l'échelle sans en descendre. Ainsi, ils atteignent l'interrupteur. Au même moment, Dieter apparaît dans l'embrasement de la porte.

CHARLIE. C'est toi ? ! Tu veux manger quelque chose ? *Elle sort de la pièce.*

DIETER. Oui. Bien sûr. Plus tard !

EDGAR. Bon, eh bien, je vais y aller. C'était seulement pour les tenailles. *Mais il reste.*

Dieter retourne à son bureau. Gêné, Edgar s'empare une nouvelle fois du fusil à pompe de Dieter.

EDGAR. Je flippais à l'idée qu'il puisse enlacer Charlie sous mes yeux, peut-être même qu'il l'embrasse ou un truc comme ça. Là, j'aurais plus répondu de rien, les mecs. Mais il y a pas pensé une seconde. Ou alors, il embrassait jamais Charlie quand il rentrait, ou alors il se maîtrisait à cause de moi. J'ai pas pu m'empêcher de penser aussitôt au père Werther quand il écrit à Wilhelm: "Il est si bon qu'il n'a pas encore embrassé une seule fois Charlotte en ma présence. Que Dieu l'en récompense". Je voyais pas ce que l'honnêteté venait faire là-dedans mais je pigeais tout le reste. Jamais j'aurais imaginé qu'un jour je comprendrais à ce point ce bon Werther.

Pendant ce temps, tous deux, Dieter et lui, s'essaient à un début de conversation, mais aucun des deux n'est inspiré. C'est seulement lorsque Charlie entre dans la pièce avec "le repas de la gêne" que tous deux s'exclament en cœur.

EDGAR et DIETER. Belle soirée !

CHARLIE. Les hommes, j'ai une idée ! Si nous allions tirer au fusil ensemble. Au remblai. Cela fait si longtemps que tu veux me l'apprendre.

DIETER. Il n'y a plus assez de lumière à cette heure-ci.

CHARLIE. Allez, viens !

Scène 46

Charlie, Dieter, Edgar.

Au remblai.

Ils tirent sur un vieux panneau d'interdiction de stationner. Mais Dieter ne s'amuse pas du tout. Il s'occupe du dispositif de ciblage. Edgar s'occupe de Charlie. Il lui montre comment tenir le fusil et comment positionner le buste et les pieds correctement. Lui-même ne tire qu'à côté de la cible, ce qui ne l'empêche pas de poursuivre ses explications. Docile, Charlie se laisse faire – plus elle se laisse faire, moins Dieter s'amuse. Elle ne coupe court qu'au moment où Dieter se détourne.

CHARLIE. Arrêtons pour aujourd'hui – mais dimanche on sort un peu, et même en bateau.

Dieter se tait.

CHARLIE. Quoi ?

DIETER. Ok.

Scène 47

Edgar.

EDGAR. Peut-être que rien de tout ça serait arrivé si, imbécile que je suis, je m'étais pas imaginé que Charlie m'avait invité aussi. Mais je regrette rien. J'ai pas le moindre atome de regret. Depuis le premier jour, j'étais d'avis que Dieter était pas un homme pour Charlie. Et ça, c'est un fait.

Scène 48

Charlie, Edgar, Dieter.

Appartement de Charlie. Charlie et Edgar sont assis sur le divan, prêt à partir. Dieter est à son bureau. Il travaille avec concentration, tape avec deux doigts un mot toutes les minutes. Dehors, une forte pluie.

CHARLIE. Mais tu vois bien que ça ne vient pas ! Viens ! Allez, laisse tout tomber pour une fois ! Quelque fois ça fait des miracles.

DIETER. On ne va tout de même pas sortir en canot avec cette pluie ! Et puis, de toute façon personne ne te donnera un bateau à la veille de Noël.

CHARLIE. Un bateau mouche, alors. En plus, nous ne sommes pas en sucre.

DIETER. Allez-y, vous.

CHARLIE. Tu l'avais promis.

DIETER. Je vous ai dit d'y aller sans moi.

CHARLIE. C'est ce que nous allons faire.

Edgar sort de la pièce, par pudeur. A en juger par leurs gestes, Charlie et Dieter semblent en proie à une violente dispute dans la chambre.

EDGAR. Evidemment, j'aurais dû m'en aller **pour de bon**. O.K. d'accord, c'est vrai. Mais c'était au-dessus de mes forces. Brusquement, j'ai pensé au père Werther : "Rassasié, voilà ce qu'il est, et indifférent ! N'est-il pas davantage attiré par la plus médiocre des affaires que par cette femme adorable et délicieuse ?". Sauf que Dieter était pas un homme d'affaires et Charlie loin d'être une femme chère. Et c'était pas de la satiété que Dieter ressentait. C'est sûr, il avait reçu une importante bourse de l'armée. Mais des gens comme nous pouvaient gagner trois fois plus avec notre pinceau. Je sais pas non plus ce qui n'allait pas. Et puis, à cette période, ça m'intéressait pas particulièrement. Ce qui est sûr, c'est que cela faisait une éternité qu'ils étaient pas sortis de leur piaule avec Charlie. C'était, d'ailleurs, la seule évidence.

A cet instant, le conflit Charlie – Dieter arrive à son paroxysme. Charlie se précipite hors de la pièce.

CHARLIE. Viens !

Edgar se dirige vers la porte.

CHARLIE. Attends !

Edgar attend. Charlie lui donne une pèlerine d'officier.

CHARLIE. Tu sais barrer les bateaux à moteur ?

EDGAR. Pas très bien.

CHARLIE. Pardon ?

EDGAR. Bien sûr.

Il la suit.

Scène 49

Charlie, Edgar, Propriétaire de bateaux.

Location de bateaux, fermé pour l'hiver. Charlie tape des coups monotones et déterminés contre une fenêtre.

EDGAR. Si je disais que je suis très timide ou que j'ai des inhibitions, je sais pas si quelqu'un me croirait. Mais moi, j'aurais laissé tomber. En voyant le bâtiment du centre nautique, sans un seul bateau sur l'eau. De toute façon, on pouvait pas parler de saison, une semaine avant Noël.

Le propriétaire apparaît, extrêmement irrité. Charlie commence à l'amadouer, avec Noël, avec la pluie incessante, l'incongruité de toute cette histoire. Elle flirte, fait la moue, pleure jusqu'à ce que l'homme cède sans vraiment savoir pourquoi.

EDGAR. J'aurais jamais parié sur cet homme. Certainement que lui non plus. Je crois que, ce jour-là, Charlie aurait pu **tout** obtenir. On pouvait absolument pas la freiner.

Il monte sur le bateau à la suite de Charlie, que le propriétaire retient puis lâche. Edgar allume le moteur en accélérant trop vite. Le bateau démarre en trombe.

Scène 50

Propriétaire des bateaux.

Location de bateaux.

Avec grande inquiétude, il suit des yeux la scène pour voir ce qui va advenir du bateau. Son comportement indique que la catastrophe est proche.

PROPRIETAIRE. Décélérez ! Allez à droite ! Mais arrêtez donc d'accélérer ! Oui, c'est ça ! Oui, c'est ça ! Oui... tournez !
Le bateau s'éloigne.

Scène 51

Edgar, Charlie.

Près de la rive d'un lac, de la pluie.

Edgar aide Charlie à descendre du bateau. Tous deux sont mouillés jusqu'aux os. Charlie est désespérément contrariée. Elle met la capuche de la pèlerine sur la tête d'Edgar et court dans la forêt. Edgar fait mine de lui courir après.

CHARLIE. Il faut juste que j'aille au petit coin.

EDGAR. Je la comprenais. Quand il pleut, ça fait toujours cet effet. Je suppose que personne se souvient du mois de décembre de l'année dernière. Il pleuvait comme vache qui pisse. Quelques degrés de moins et on aurait eu une magnifique tempête de neige. On était trempés jusqu'aux os. Il y avait rien à faire contre cette pluie. On était tellement mouillés que déjà tout nous était égal. On aurait très bien pu se baigner avec nos habits. Je sais pas si quelqu'un connaît cette sensation.

Charlie revient. Elle s'assoit dans l'herbe, résolue à tout nier dans ce monde, surtout la pluie. Elle fait mine de : "En fait, le soleil brille". Elle met ses lunettes de soleil.

CHARLIE. C'est sympa, non ? *elle l'attire vers lui.*

EDGAR. Et il y a pas du tout de mouches !

CHARLIE. On va se baigner ? *Elle est déjà en train de retirer ses chaussures.*

EDGAR. Mais sans...

CHARLIE. Tu veux que je t'embrasse ?

Edgar commence à trembler. Il embrasse Charlie et ne la lâche plus, très longuement avec son consentement. Elle reprend conscience à la fin mais Edgar n'est déjà plus domptable.

Scène 52

Charlie, Edgar.

La rive du lac. La pluie.

Charlie est assise à côté d'Edgar. Maintenant elle voudrait disparaître dans la terre pour échapper à cette pluie atroce.

EDGAR. Le visage de Charlie sentait le linge qui est resté longtemps à la blanchisserie. Sa bouche était glacée. Elle était vraiment trempée jusqu'aux os, les jambes et tout. J'ai lu un jour dans un livre l'histoire d'un nègre, un africain donc, qui arrive en Europe et prend sa première femme blanche. Il se met à chanter un song quelconque de chez lui. J'ai zappé directement. C'était peut-être l'un de mes plus grands défauts, de renoncer dès que je me sentais pas à la hauteur. Avec Charlie, j'aurais su chanter. Je sais pas si quelqu'un connaît ça, les mecs, mais j'étais tout simplement fou d'elle.

Charlie se lève et part. Edgar veut lui courir après – mais la démarche de Charlie est interdite.

EDGAR. Et moi, quel con, je restais là et la laissais s'enfuir. Je pensais au bateau qu'il fallait que je ramène. Dans trois jours, j'aurais traversé le Jourdain, et tout ce que j'avais en tête, imbécile comme je suis, c'était ce putain de bateau. Je vous conseille vraiment si vous vous retrouvez dans une situation comme celle-là, surtout pensez pas à des putains de bateaux ou des trucs comme ça !

Scène 53

Edgar, Conducteur de benne racleuse.

Cabane d'Edgar. Nuit. Edgar retourne dans sa cabane, complètement mouillé, il est troublé et passablement hagard. Pour commencer, il allume son magnétophone et se met à danser, bien qu'il soit dégoulinant. Rapidement, il laisse tomber. Danser ne l'aide pas. Il se jette sur le canapé, se tourne et se retourne, regarde le plafond, tousse jusqu'à s'endormir. Une benne racleuse diesel avec sa plaque d'acier déployée. Il y a beaucoup de lumière, le bruit se rapproche de la cabane. Elle est sur le point de tout enfoncer. Edgar se précipite à la porte. La benne racleuse s'arrête à cinquante centimètres de lui. Le conducteur saute de son véhicule et frappe Edgar sans un mot d'avertissement. Edgar se reprend et veut se jeter sur le conducteur, mais les jambes de l'homme se mettent à flageller. Il s'appuie contre le mur.

Le CONDUCTEUR. Une seconde de plus et tu étais réduit en bouillie et moi je serais en cabane. Et j'ai trois enfants. Tu es fou d'habiter encore ici ? Demain matin, je ne veux plus te voir ici.

EDGAR. Tu sais quoi ? De toute façon, j'ai plus rien à faire ici. Sans Charlie, j'ai plus rien à faire ici. En résumé, c'est ça. C'était peut-être **elle** qui avait commencé avec l'histoire du baiser, mais moi, en tant qu'homme, j'aurais dû garder la tête froide. Je suis allé trop loin. Ça c'est sûr. Je vais terminer aussi vite que possible mon pistolet à peinture, mais je peux qu'après le travail et la nuit. Et je peux pas me permettre de m'absenter du boulot. Je vous parie qu'au bout de vingt-quatre heures Zaremba aurait surgi pour venir fouiner. Ou bien, Addi. C'est que je suis sa plus belle réussite en matière d'éducation. Et après, je lui flanque le pistolet à peinture sur la table, et puis je me casse, et s'il le faut, je rentre à la maison. – Mais pour ça, il me faut trois jours.

CONDUCTEUR *a eu le temps de se remettre*. Tu as besoin d'argent ?

EDGAR. Non, merci. Juste de temps.

Le conducteur recule avec son véhicule.

EDGAR. Je sais pas si vous me croyez, mais ça s'est passé comme ça. Ce mec était un pote. – Le lendemain j'avais une lettre de Willi. Une lettre express. Ce garçon avait vendu la mèche. Il avait révélé à ma mère où j'étais. Il s'excusait.

Nobody l'avait obligé mais il avait tout simplement vendu la mèche. J'avais pas le temps de me prendre la tête là-dessus. Je savais ce qu'il me restait à faire. *Il camoufle bien les fenêtres de la cabane, se prépare un gros tas de berlingots de lait concentré qu'il boira, se met à bricoler le pistolet à moitié fini avec concentration mais nervosité.* La lettre était partie deux jours avant. En fait, elle pouvait être là d'un moment à l'autre, si elle avait pris le dernier train. Sinon, j'avais encore une chance jusqu'au premier train du matin. Mon seul problème était que j'avais rien. Je veux dire, en fait, j'avais tout ce qui me fallait, mais rien collait ensemble. Il fallait que je fonce. Le moteur que j'avais fonctionnait sur 380 volts, ce qui veut dire qu'il faut que je transforme. Un transfo, j'en avais un. J'espérais juste qu'il soit en bon état. Et naturellement, j'avais pas d'appareil pour mesurer le voltage. Je sais pas si quelqu'un peut s'imaginer ce que peuvent donner 380 volts. Peut-être vous pensez que cette histoire était qu'une amusette, ou une sorte de blague. C'est des conneries. Zaremba avait tout à fait raison. Cette invention aurait fait sensation, en tout cas pour les spécialistes. En admettant qu'on connaisse le truc. Et moi, je le connaissais, c'est ce que je pensais en tout cas. J'arrive plus à comprendre pourquoi j'étais aussi sûr! Mon idée de l'hydraulique était la logique même. Ce brouillard de peinture venait de l'air comprimé. Si on le supprimait en réglant à la pression voulue, le tour était joué. Ensuite, j'aurais appelé Addi et les autres. Décontracté, j'aurais dit: appuie sur ce bouton, ici. imbécile comme je suis, j'avais démonté le bouton de la sonnette, juste pour pouvoir sortir cette phrase. J'aurais pu prendre n'importe quel interrupteur, mais non, il fallait que je démonte celui de la sonnerie ! Vers minuit j'étais près, il me fallait la buse.

Scène 54

Zaremba, une femme, Edgar.

Le Chantier. La caravane de chantier. La nuit.

Dans la caravane de chantier, il y a de la lumière et de la vie. Une femme rit. Edgar s'approche en se faufilant. Puis, sous la caravane, il tire le pistolet à peinture abandonné vers lui et se met à démonter la buse. Ce n'est pas vraiment

facile. En faisant le dernier geste, il fait malencontreusement du bruit. Zarembo se précipite hors de la caravane une petite hache à la main. Aveuglé par la lumière, il regarde fixement Edgar qui est planté devant lui aussi immobile qu'une colonne de sel.

ZAREMBO *grogne.* No, hein ? ! *Puis, rassuré, il retourne dans la caravane de chantier et rassure la femme.*

EDGAR. Je conseille à tout le monde de faire aucun mouvement dans une telle situation. – A mon avis, il m'a vu quand même. Et dans le cas contraire, ce mec savait de toute façon ce qui se tramait.

Scène 55

Edgar.

La cabane d'Edgar.

EDGAR. En tout cas, je lui suis encore reconnaissant de m'avoir empêcher de rien. Ça valait sans doute mieux comme ça. De toute façon, j'aurais pas survécu à ce bide. Quand je pensais à tout ça, j'en arrivais au point de comprendre le père Werther qui pouvait plus continuer. Je veux dire, jamais de la vie je me serais flingué de mon plein gré, et puis... avec quoi ? Ou, pendu à un crochet. Ça jamais. Mais jamais je serais retourné à Mittenberg. Je sais pas si quelqu'un me comprend. C'était peut-être mon plus grand défaut : de mon vivant, j'admettais pas de prendre des coups. J'arrivais tout simplement pas à encaisser, les mecs. Quel con ! je voulais toujours être le gagnant. *Il ajuste la buse et remplit la première cartouche de peinture.* Le truc entier était tout simplement pas au point, mais pour moi, c'est le principe qui comptait. Je crois que c'était ma dernière pensée avant d'appuyer sur le bouton. La dernière chose que j'ai ressentie, c'est que ma main arrivait plus à se détacher de l'interrupteur et qu'il y a eu une lumière. La seule explication, c'est que le système hydraulique bougeait pas. Après, naturellement, la tension a dû

terriblement monter et, quand on a la main dessus impossible de la retirer. –
Voilà, c'est tout, les mecs. Bonne chance.

Il appuie sur l'interrupteur. Explosion.

FIN